

UNIVERSITE DE TOULOUSE JEAN JAURES

**UFR LETTRES, PHILOSOPHIE, MUSIQUE – DEPARTEMENT DE
Philosophie**

MASTER ERASMUS MUNDUS EUROPHILOSOPHIE
2019-2021

**MATIERE ET POURRITURE: UNE ETUDE SUR L'INFORME CHEZ
GEORGES BATAILLE**

Mémoire présenté pour l'obtention du Master II — «Philosophies allemande et
française: genèse, devenir»

Lais Rocha

Sous la direction de M. **Jean-Christophe Goddard**

**Toulouse
2021**

RESUME

Le présent travail propose une réflexion sur l'entrée «Informe» présentée par Georges Bataille dans la revue *Documents*, à laquelle l'écrivain et penseur a fait partie de 1929 à 1930. L'intérêt pour cette entrée est surgi en raison de l'«Informe» avoir une certaine similarité avec un processus spécifique dans la nature, à savoir, la pourriture. L'«Informe», tout d'abord, apparaît dans le dictionnaire critique, se révélant plutôt comme un «outil» qu'un adjectif. Au fur et à mesure que Bataille tisse une critique de l'anthropomorphisme moderne, nous voyons aussi que cette entrée devient une notion. Toutefois, pour comprendre comment l'«Informe» se transforme un outil et une notion, sera-t-il nécessaire de passer par la pourriture et par les textes que l'auteur dédiera au matérialisme. Ainsi, ce parcours proposé par nous montrera que la conception bataillienne de la matière, notre hypothèse, a contribué pour la réflexion de l'«Informe» et de sa fonction.

Mots-clés: *Informe; Matérialisme; Pourriture; Georges Bataille*

ABSTRACT

The present work proposes a reflection on the entry «Formlessness» presented by Georges Bataille in the magazine *Documents*, to which the writer and thinker was part of from 1929 to 1930. The interest in this entry emerged because of the «Formlessness» have a certain similarity with a specific process in nature, namely, the rot. The «Formlessness», at first, appears as an entry in Bataille's critical dictionary, revealing itself more as a «tool» than an adjective. Whereas Bataille weaves a critique of modern anthropomorphism with it, we see that this entry later becomes a notion. Therefore, in order to understand it as a notion and a tool in this analysis, it will be necessary to go through the rot and through the texts that the author will dedicate to materialism. Thus, this proposal will show that the Bataillian conception of the matter, our hypothesis, has contributed for the reflection of the «Formlessness» and of its function.

Keywords: *Formlessness; Materialism; Decay; Georges Bataille*

SOMMAIRE

INTRODUCTION	6
CHAPITRE I. «LE LABORATOIRE DE LA VIE».....	11
Section I. La défaite et le renouvellement de la vie.....	17
Section II. Le surgissement d'une séparation: le haut, le bas	21
Section III. Le «bas matérialisme»	27
CHAPITRE II. LE LABORATOIRE DE L'INFORME	33
Section I. Bref passage par le Dictionnaire Critique : L'Informe.....	35
Section II. Les ressemblances et dissemblances selon Georges Didi-Huberman.....	38
Section III. Une entrée pensée à partir de la pourriture.....	52
Conclusion générale.....	61
Bibliographie.....	66

Introduction

Le présent travail présente une étude de l'entrée «Informe», écrite par Georges Bataille et publiée dans la revue *Documents*. Notre objectif principal consiste à examiner comment le phénomène de pourrissement a contribué pour le penseur proposer un autre regard de l'«Informe», en lui donnant une nouvelle fonction et une nouvelle compréhension. Quant à notre objectif général, nous montrons comment cette entrée a-t-elle agi sur l'anthropomorphisme, lequel a été interrogé et soumis à des expérimentations. A la fin, le lecteur pourra constater que le surgissement de similarités entre le pourrissement et l'«Informe» a été donné par une réflexion autour de la matérialité.

Les premiers numéros de la revue *Documents* sont parus en 1929 et ses principaux contenus tournaient autour de la photographie, de l'archéologie, de l'art, de l'ethnographie, entre autres. Elle a été fondée par Georges Bataille, Pierre d'Espezel, Carl Einstein et Georges Wildenstein - ce dernier a financé le projet. Officiellement, la direction de la revue a été donnée à Carl Einstein et Bataille occupait le poste de secrétaire général. Dans les années 29 et 30, il est évident que la direction et l'édition de la revue ont été assumées par Georges Bataille. Selon Dawn Ades et Fiona Bradley, le poste de secrétaire général indiquait un rôle plus administratif, cependant, «Bataille later wrote that he 'really edited [DOCUMENTS] in agreement with Georges Henri Rivière...and against the titular editor, the German poet Carl Einstein'». ¹ Il est important de noter que certains des collaborateurs de la revue étaient membres du mouvement surréaliste d'André Breton, tels que Michel Leiris, Robert Desnos et Joan Miró. Cette dissidence, selon Didi-Huberman, pourrait s'expliquer par une exigence de «l'impossible du réel» de Bataille et de ses amis, en opposition au «possible de l'imagination» du surréalisme de Breton. ²

1 ADES, Dawn., BAKER, S. *Undercover Surrealism - Georges Bataille and Documents*. London: Hayward Gallery, Cambridge, Massachusetts, MIT Press, 2006, p.13.

2 DIDI-HUBERMAN, Georges. *La ressemblance informe ou le gai savoir visuel selon Georges Bataille*. Paris: Macula, 3e édition, 2019, p. 15.

L'apparition de l'entrée «Informe» a lieu au cours de la première année des éditions de la revue *Documents*, en 1929. Elle fait partie du «Dictionnaire critique» que Bataille et ses amis ont composé dans l'intention de prendre les mots, non plus par la définition que chacun peut offrir, mais par la fonction qu'ils peuvent jouer dans la réflexion critique d'un sujet ou d'un objet donné. On trouve ainsi d'autres entrées parmi les articles, comme «Abattoir», «Cheminée d'usine», etc. Mais l'entrée qui a attiré le plus notre attention a été l'«Informe», car devant ses brèves et intrigantes lignes, nous avons voulu comprendre ce qu'ils voulaient transmettre au lecteur, comment il s'articulait avec les autres articles et avec la revue dans son ensemble et pourquoi il nous renvoyait à la pourriture.

De quelle manière, alors, l'«Informe» pourrait-il «quitter» sa définition et assumer une autre fonction ? Que faudrait-il désorganiser exactement, comme mentionné dans l'entrée, et pour quelle raison ? Pourquoi l'«Informe» dans sa fonction d'«outil» peut-il nommer ce qu'il a temporairement désorganisé ? D'où vient le «souvenir» - ou la similarité - de la pourriture ?

Nous tenterons de répondre à ces questions au fur et à mesure que nous élaborerons notre réflexion. Ce que nous pouvons dire à l'avance, c'est que notre hypothèse est ancrée dans l'idée que l'Informe émerge d'une influence de la mort. En d'autres termes, de la matière et de ses processus de décomposition. C'est-à-dire que nous pensons à la pourriture quand nous voyons la fonction que cette entrée assume, mais aussi quand nous voyons comment cette entrée gagne une autre interprétation justement en raison de la nouvelle fonction assumée. En ce sens et selon les termes de Bataille, la forme est «désorganisée» et ne souffre pas d'exclusion en raison de sa déformation ou de la disproportion résultante de la procédure, puisque la matière devient ce qu'elle veut sans se soumettre aux idéaux d'une mesure harmonieuse, continuant à faire partie de la dynamique du monde.

Étant donné cette hypothèse, la première partie de ce travail se concentrera sur la matière. Nous passerons brièvement par le phénomène de la décomposition et nous le ferons du point de vue de l'écologie. Nous justifions au début du chapitre pourquoi nous avons choisi d'aborder ce phénomène à travers cette discipline. En somme, nous essayons également de montrer que le pourrissement ne peut se produire que grâce à des interactions complexes. Bien que le pourrissement puisse être décrit de façon succincte, le renouvellement de la vie sur notre planète

est rendu possible par ces interactions, qui se produisent entre différents êtres vivants et mondes, d'où l'importance de mentionner ce point. Il convient de noter que notre hypothèse n'est devenue plus latente que grâce à deux textes que Bataille a écrits en parallèle à la revue *Documents*, dans lesquels l'auteur mentionne une phrase de Karl Marx pour discuter la situation politique et sociale de son époque. Dans ces deux textes, on voit l'approche sur les représentations politiques des animaux et la critique des idéaux du mouvement surréaliste. On voit émerger dans ces textes une partie de la conception matérialiste de Bataille dans la mesure où les transformations de la matière sont évoquées au fur et à mesure que l'auteur tisse ses réflexions.

Avant d'arriver à la conception matérialiste de Georges Bataille, qui sera plus explicite dans les articles publiés dans *Documents*, nous exposerons comment la mort, suivie du processus de décomposition, influence les hommes à marquer une séparation - haut et bas - et à établir des valeurs en fonction de cette séparation. Les textes mentionnés ci-dessus seront centraux dans cette section. En résumé, les lecteurs pourront constater que les aspects résultants de la mort seront rabaissés et évités, car même s'ils sont naturels - faisant partie de la nature - une conception religieuse interviendra, les condamnant définitivement comme non «nobles», les mettant à une place «basse».

Après avoir passé par la question de la séparation et des valeurs, nous traiterons dans la section suivante le matérialisme. Dans cette section, une discussion métaphysique sera soulevée autour de la matière, à partir de la conception gnostique du monde, qui, selon notre analyse des arguments de Bataille et des sources externes sur le gnosticisme, a un lien fort avec les transformations de la matière. Si nous avons discuté précédemment sur la dualité du monde entre le «haut» et le «bas», dans cette section, il deviendra plus évident pourquoi Bataille ajoute à son matérialisme le mot «bas».

En somme, la première partie de ce mémoire tente de construire, petit à petit, la «base matérielle» de la pensée de Georges Bataille qui commence avec la mort, ses processus et ses aspects.

En ce qui concerne la deuxième partie de ce travail, elle ne sera pas différente de la première en ce qui concerne les transformations. Tout d'abord, nous allons présenter l'entrée «Informe»

et mettre en évidence certains points de son contenu. Ensuite, nous consacrerons une section pour revenir à la métaphysique, mais cette fois avec Georges Didi-Huberman et à partir de sa thèse sur la «Ressemblance informe» qui surgit à partir des réflexions concernant le thomisme. Notre intention est de montrer au lecteur comment l'auteur a pensé l'entrée «Informe», mais aussi de souligner en quoi notre hypothèse diffère de sa thèse, puisque sa thèse est basée sur la question de la ressemblance. Ainsi, avec Georges Didi-Huberman, le lecteur notera les «points de départ» - ceux de l'auteur et les nôtres - qui ont conduit Bataille à réfléchir et à élaborer l'entrée.

Par conséquent, le lecteur pourra voir dans cette section que les principaux points qui ont amené Didi-Huberman à élaborer sa thèse sur la «ressemblance informe» sont liés à l'anthropomorphisme dans sa forme et aux procédures, comme l'auteur s'y réfère, que Bataille a fait subir cet anthropomorphisme. Nous allons exposer certaines de ces procédures qui sont réalisées par la manipulation d'images.

Dans notre dernière section, nous commencerons par reprendre le pourrissement et l'entrée «Informe» pour aborder notre hypothèse. Ce que nous allons essayer de faire, c'est de rapprocher les «mouvements» du processus de pourrissement avec le «mouvement» de l'«Informe» pour montrer leurs similitudes et comment ils partent du même point : la matière. Cependant, en exposant cela, nous verrons non seulement une entrée transformée en «outil» - ceci étant important et essentiel pour briser toute fixité des idées et des conceptions - mais nous verrons aussi un adjectif devenir une notion en vertu d'une compréhension plus large de ce qui peut être conçu comme «informe». En d'autres termes, l'«informe» lui-même porte cette «charge sombre» qui nous pousse à l'incompréhension, qui nous fait le placer aux marges. Or, l'«Informe» exerce une action contraire, en nous faisant oser approcher de ce qui échappe à nos idéaux - quels qu'ils soient.

Enfin, tout notre travail s'est basé sur l'analyse des textes de Georges Bataille des années 1920 et 1930 et sur la reconstruction des arguments du penseur pour donner forme à notre hypothèse. Par ailleurs, nous nous sommes appuyés sur les commentateurs de Bataille ou sinon sur des auteurs qui ont spécifiquement traité de l'entrée «Informe» et du matérialisme - parmi eux, le principal consulté a été Georges Didi-Huberman. Une chose importante à souligner et

que Didi-Huberman lui-même mentionne³: les *Œuvres complètes* I, organisées par Gallimard et dans lesquelles il a les articles de *Documents*, n'ont pas les photographies et les illustrations qui ont originellement accompagné la revue. Nous avons à la fin des *Œuvres complètes* I des images et des illustrations, mais elles sont très peu nombreuses. Cela complique la compréhension de la revue et des articles, car le lecteur peut avoir le sentiment d'être un peu perdu par rapport au contenu et aussi par rapport au «projet de la revue».

Cependant, comme nous l'avons déjà mentionné, notre objectif est de réfléchir à la manière dont le pourrissement a influencé Bataille à penser l' «Informe», et ainsi, nous ne travaillons pas avec des images comme le fait Didi-Huberman. En d'autres termes, nous proposons une réflexion sur la possibilité de la «genèse» de l'entrée «Informe» et c'est pourquoi nous abordons les processus qui impliquent le pourrissement et le contenu et le mouvement de l'entrée. Pour parler du pourrissement, nous avons consulté des ouvrages spécialisés en écologie. En résumé, nos matériaux de recherche ont été des livres et des articles soutenus également par une étude comparative.

Enfin, nous espérons que les lecteurs puissent voir dans la conclusion de ce travail, que notre tentative de mener une réflexion philosophique à partir de la pourriture a été faite avec l'intention de montrer non pas une fin, mais les possibilités de la vie. Cela résume bien la façon dont nous comprenons l' «Informe» bataillien.

3 DIDI-HUBERMAN, Georges. *La ressemblance informe ou le gai savoir visuel selon Georges Bataille*. Paris: Macula, 3e édition, 2019, p. 12, note numéro 8.

Chapitre I

«Le laboratoire de la vie»

Entre 1922 et 1940, Georges Bataille fait référence à Karl Marx dans deux textes qui ont été annexés au «Dossier de la polémique avec André Breton»⁴. En fait, il s'agit d'une phrase que Marx s'exprime de la manière suivante: «Dans l'histoire comme dans la nature, la pourriture est le laboratoire de la vie»⁵. Bataille s'en est servi pour commencer ses textes sur l'incontournable destin de la matière et sur l'idéalisme dans les idéaux du surréalisme et dans la situation socio-politique de son époque. Au cours de ce chapitre, nous reprendrons certains points de ces discussions pour situer le lecteur dans la critique bataillienne. Cependant, semblable à Bataille, nous proposons d'ouvrir ce travail avec le phénomène du pourrissement, car nous verrons que la fin des formes, en fait, *engendre d'autres formes* – point important pour notre travail.

En outre, dans la mesure où nous avons avancé dans nos lectures, on a vu que ce phénomène spécifique de la nature a contribué à la réflexion de Bataille sur l'entrée «Informe». En ce qui concerne à cette possibilité, nous ne disons pas que la pourriture est l'origine de l'entrée en question. Il faut souligner que Bataille articule divers savoirs pour construire ses notions,

4 BATAILLE, Georges. *Œuvres complètes - écrits posthumes 1922-1949, t.II*. Paris: Gallimard, 1970, p.89-109.

5 La phrase se trouve dans *Le Capital*, livre I, quatrième section, chapitre XIII «La machinerie et la grande industrie», sous-section 9 «Législation sur les fabriques (clauses concernant l'hygiène et l'éducation). Sa généralisation en Angleterre», p.550. Paris: Presses Universitaires de France, 1993. Il faut souligner que dans la présente traduction, nous ne trouvons pas cette phrase. Selon Georges Labica cette phrase -ou plutôt formule- a été rajoutée à la traduction française. Voir l'article «Marx, l'État, Le Capital». *Revue Raison Présente*, numéro 66, 1983. Dans une traduction bilingue anglais-allemand de Hans G. Ehrbar, on voit le suivant: «Moreover, it is obvious that the fact of the collective working group being composed of individuals of both sexes and all ages, must necessarily, under suitable conditions, become a source of humane development; although in its spontaneously developed, brutal, capitalistic form, where the laborer exists for the process of production, and not the process of production for the laborer, that fact is a pestiferous source of corruption and slavery». En allemand: «Ebenso leuchtet ein, daß die Zusammensetzung des kombinierten Arbeitspersonals aus Individuen beiderlei Geschlechts und der verschiedensten Altersstufen, obgleich in ihrer naturwüchsig brutalen, kapitalistischen Form, wo der Arbeiter für den Produktionsprozeß, nicht der Produktionprozeß für den Arbeiter da ist, Pestquelle des Verderbs und der Sklaverei, unter entsprechenden Verhältnissen umgekehrt zur Quelle humaner Entwicklung umschlagen muß». *Das Kapital*, Volume I, Fourth Edition, 1890, p.1375. Traduction réalisée par le professeur Ehrbar du département d'économie de l'Université d'Utah.

cependant, nous avons choisi la pourriture parce qu'elle peut être l'une des raisons qui a poussé le penseur à interroger la substantialité divine présente dans l'existence humaine.

Ainsi, nous avons cherché à mieux connaître le phénomène de pourrissement à travers d'une recherche réalisée dans le domaine de l'écologie. Le lecteur peut se demander pourquoi ce savoir et pas un autre. Tout d'abord, si nous demandons aux personnes en général - y compris celles qui font partie de la philosophie - comment elles voient certains phénomènes de la nature, probablement les réponses obtenues seraient mises dans domine autre que l'écologie.

Nous verrons plus loin que l'écologie, ayant une «vision ample» des êtres vivants et des relations entretenues entre eux et avec les variés «mondes», elle peut montrer l'«intégralité» du phénomène en question.

Pour que nous soyons plus précis en rapport à notre choix, nous voudrions montrer de façon brève la formation de l'écologie et ses transformations au long du temps, avec l'appui de Jean-Marc Drouin.

En 1866, le biologiste allemand Ernst Haeckel a pensé le terme «*oecologie*» en le caractérisant comme «la science de l'économie, des habitudes, du mode de vie, des relations vitaux externes des organismes»⁶. Pour le créer, Haeckel s'est inspiré du vocable grec ancien «*oikos*», qui signifie «maison»⁷. De cette façon, l'écologie serait une étude centrée tant sur les relations et les activités des organismes vivants avec le lieu - c'est-à-dire, avec la maison, avec son «habitat» - dont ils sont insérés, que sur les transformations résultantes des interactions.

Selon Jean-Marc Drouin, cependant, Haeckel a proposé ce terme mais il ne savait pas exactement comment se déroulait la dynamique de ces interactions. En outre, ce n'est que des années plus tard, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, que ce terme a été utilisé par certains botanistes dont les études portaient sur les relations nourries entre les plantes et leur environnement. Jusqu'alors, le développement d'un savoir autour de la nature était réalisé par les naturalistes, les voyageurs, les agronomes, les géographes et autres, en fonction de leur spécialité - plantes, animaux, sols, roches, etc. Le terme «*œcologie*» ou «écologie» était déjà appliqué dans le même sens que celui donné par Haeckel, mais ce savoir - en tant que science - s'approfondit petit à petit, notamment lorsque apparaît la notion de biosphère - défini par

6 Ernst Haeckel apud Jean-Marc Drouin, 1993, p.20, in *L'écologie et son histoire*. Paris: Flammarion.

7 En grec, «*οἶκος*». Bailly, A. *Dictionnaire Bailly abrégé*, Paris : Hachette, 1969, p.605.

Edouard Suess en 1875 comme un domaine où se trouve toutes les formes de vie. Dans les mots de Drouin:

[...] de Humboldt à Warming, l'écologie, conçue comme une des branches de la géographie botanique, émerge progressivement, en même temps que se profile l'idée – traduite par la notion de biosphère- de l'unité du monde vivant fondée sur une origine et une histoire communes. Mais la solidarité planétaire des espèces animales et végétales n'est qu'un principe – comme pouvait l'être l'*economia naturae* linnéenne- sans valeur opératoire directe dans le travail quotidien du naturaliste. L'autonomie de l'écologie repose sur la conception de systèmes assez localisés pour que leur comportement puisse être décrit globalement, et dont les composants soient en nombre assez limité pour être soumis à l'analyse. La construction de ces nouveaux objets sera le problème essentiel de l'écologie au XXème siècle.⁸

L'écologie, avant d'obtenir son autonomie avec le concept de systèmes - ou mieux, d'écosystèmes - comme indique l'extrait ci-dessus-, certaines théories «voisines» ont été développées. Drouin remarque que l'une d'entre elles apparaît dans les analyses entreprises par Karl Mobius en 1869, concernant l'épuisement des bancs d'huîtres dans le Schleswig-Holstein. Mobius a cherché les raisons de ce problème dans ses études sur l'ostréiculture et la mytiliculture effectuées en France. Des années plus tard, le zoologiste allemand publie les résultats de ses recherches et constate que l'épuisement des bancs d'huîtres était lié à l'avancée économique, qui a entraîné une surpêche et par conséquent, les bancs d'huîtres ont été touchés. Mais ses recherches ont également apporté d'autres découvertes: il a montré empiriquement que les conditions locales des côtes allemandes rendaient difficile le développement des bancs d'huîtres; au niveau théorique, le zoologiste a conclu que les problèmes concernant l'abondance ou la diminution d'une certaine espèce ne pouvaient être compris que si les activités d'un ensemble d'espèces qui appartiennent au même lieu étaient prises en compte, puisqu'il existe une certaine concurrence entre elles. Enfin, Mobius nomme ce groupe d'espèces «biocénose», également connue comme «communauté» (*lebensgemeinschaft*)⁹.

Georges Arthur Tansley, à son tour, a proposé en 1935 de penser la «communauté» comme un «écosystème» à partir du domaine de la physique. Cette substitution, selon Drouin,

8 DROUIN, id. p.84-85.

9 *Id.*, p.88.

s'explique par l'artificialité que le botaniste anglais voyait dans la notion de «communauté», puisqu'elle n'englobait que les êtres vivants dans un même lieu et leurs activités. En revanche, dans l'«écosystème», Tansley ajoute les facteurs physiques locaux car l'interaction se fait avec d'autres êtres vivants et avec les lieux où ils habitent. Le mot «système» placé devant «éco» a été pensé en accord avec la physique en raison de l'observation d'une diversité d'organismes et de multiples activités provenant d'interactions. Selon Drouin:

ces systèmes que nous isolons pour la pensée, s'emboîtent en réalité les uns dans les autres, se superposent, interagissent entre eux, de sorte que leur isolement est 'en partie factice'. Certains d'entre eux – c'est le cas des écosystèmes- sont par la nature isolés, plus autonomes que d'autres, mais ils présentent tous une organisation qui «est le résultat inévitable des interactions et par conséquent des ajustements mutuels entre leur composants».¹⁰

Bien que Tansley mentionne la pertinence de la physique dans ses considérations sur les écosystèmes, dans le sens où elles interfèrent directement dans les interactions, Drouin affirme que le botaniste anglais y fait référence de manière générale, sans fournir de détails précis.

C'est avec le biologiste américain Raymond Lindeman que la «théorie des écosystèmes» commence à se solidifier. Cette fois, la présence de la physique est justifiée lorsque le biologiste s'appuie sur les lois de la thermodynamique. Par ailleurs, les travaux sur la biosphère développés par le géographe russe Vladimir Ivanovitch Vernadsky ont influencé Lindeman dans sa théorie. Dans la biosphère, selon Vernadsky, il existe une circulation constante de matière et d'énergie qui garantit le renouvellement de la vie. Lindeman se concentre sur cette circulation pour comprendre la façon que l'énergie est utilisée par les organismes vivants dans leurs principales activités et comment se donne ce processus qui engendre d'autres formes de vie. Selon Drouin, Lindeman pensait que la communauté vivante et l'environnement physico-chimique ne peuvent être pensés séparément. S'il en était ainsi, l'existence d'une interaction, surtout complexe, serait ignorée comme le souligne à juste titre Tansley.¹¹

Avec la consolidation de l'écologie, d'autres approches ont naturellement émergées. Aujourd'hui, comme le souligne Drouin, une structure a été mise en place dans laquelle on retrouve trois niveaux intégrés. En ce sens, l'auteur décrit qu'au premier niveau, nous avons la

10 *Id.*, p.93.

11 *Id.*, pp.,103-104.

«population» caractérisée par un ensemble d'individus de la même espèce et d'un même lieu. Dans ce niveau, l'objectif des scientifiques consiste à étudier les problèmes liés à la sélection, à l'adaptation ou à l'apparition de nouvelles espèces; au deuxième niveau, nous avons la «peuplement» - ou le *flou* - qui est essentiellement un ensemble de populations qui entretiennent des relations entre elles. Au dernier niveau, on trouve les écosystèmes qui correspondent en fait aux deux niveaux précédents, mais qui se concentrent sur les flux de matière et d'énergie et d'autres concepts liés à l'écologie¹².

L'histoire de l'écologie analysée par Jean-Marc Drouin est passionnante et nous ne faisons que pointer quelques points de la constitution de cette discipline. En bref, penser à un phénomène de manière isolée sans tenir compte de l'implication d'autres facteurs, tels que les interactions, ne permettrait pas de comprendre pleinement sa performance dans la nature. Grâce à l'interdisciplinarité dans la formation de l'écologie, différents facteurs sont pris en considération et en outre, cela a révélé une complexité dont nous faisons partie.

Cette clarification est nécessaire ainsi comme il est important de garder cette perspective. Nous disons cela parce que l'exposition des interactions et de leur complexité nous donne une attitude différente envers la nature, en assumant principalement l'existence de «mondes» de différents organismes avec lesquels nous partageons la même planète et sans lesquels le maintien de la vie dans son intégralité serait ruiné.

Quant à Georges Bataille, en parcourant ses écrits initiaux et tardifs, nous avons constaté que beaucoup d'entre eux comportent des références à la nature en fonction de l'utilisation d'un vocabulaire spécifique. Il faut rappeler que l'emploi de ces mots n'ont pas été par hasard, puisque le penseur avait des connaissances de la biologie animale et végétale. Nous soulignons qu'en 1934, Bataille s'intéresse par la thermodynamique lorsqu'il connait le physicien Georges Ambrosino. Selon Cédric Mong-Hy, cet amitié résulte à l'écriture du livre *La part maudite* dans laquelle Bataille propose réfléchir sur le rôle de l'énergie dans les activités humaines à partir d'une analyse qui commence avec «la physique du globe» vers «à l'économie politique»¹³. Il est intéressant de mentionner cette lecture faite par Mong-Hy, car généralement l'énergie ou même l'excès dont parle Bataille sont relationnés par certains seulement au «mysticisme».

12 *Id.*, pp., 106-107.

13 BATAILLE, Georges. «La Part Maudite». *Œuvres complètes* VII. Paris: Gallimard, 1976, p. 20.

Les textes auxquels nous proposons d'analyser sont antérieurs à 1934 et ainsi, on ne pourrait pas affirmer que les réflexions de Bataille au tour de la mort et de la décomposition viennent spécifiquement de l'écologie en tant que science. Pourtant, étant donné les connaissances de l'auteur en biologie et en géographie - comme le souligne Mong-Hy - il est probable que ces disciplines ont été sa principale source de réflexion concernant les transformations de la matière.¹⁴

14 Mong-Hy souligne que Bataille fait appel à la notion de «biopère» de Vernadsky, dans son livre *La Part maudite*. Cependant, il n'y a pas une date précise quand Bataille a connu ce livre. Mong-Hy souligne que «(...) Le néologisme 'biosphère' est oeuvre d'Édouard Suess, un géologue autrichien qui le fonda en 1875. Mais c'est Vernadsky qui, dans son livre publié en 1926 et traduit en français en 1929, donna son sens moderne et ses lettres de noblesse à cette notion». Voir MONG-HY, Cédric. *Bataille Cosmique. Georges Bataille: Du système de la nature à la nature de la culture*. Paris: Nouvelles éditions Lignes, 2012, pp. 51-55.

Section I

La défaite et le renouvellement de la matière

Avec le déroulement du temps et les progrès de la science, nous pouvons mieux comprendre le processus de décomposition de la matière dont l'image et l'idée terrifient l'humanité. Dans la nature, tous les êtres vivants et tous les éléments qui la composent jouent un rôle important pour rendre la vie possible en divers endroits de la planète, même s'il y a des obstacles. Mais pour que ait la vie, en revanche, il faut qu'existe un renouvellement. Cela signifie, bien entendu, que la vie aura une fin à un moment donné. Pourtant, en cherchant à apprendre plus sur le pourrissement, nous constatons que cette fin ne représente pas quelque chose de définitif, puisque d'autres formes de vie apparaissent après coup.

Selon l'introduction du chapitre, le fonctionnement de la nature est donnée par une série d'activités distinctes, mais corrélées. Pour cette raison, faire une exposition individuelle du processus de pourrissement ne serait pas intéressante. Ainsi, tout d'abord, retournons notre attention vers le surgissement de la vie sur notre planète avant de passer à l'action qui y met fin.

Tout commence alors avec l'une des étoiles les plus brillantes de notre galaxie, le soleil. Grâce à son illumination - traduite scientifiquement par le rayonnement solaire - un flux d'énergie est fourni aux êtres vivants afin qu'ils puissent mener des activités visant à maintenir l'écosystème dans son ensemble. L'énergie est assimilée, mais une partie doit être libérée car il y a déjà le fondamentale pour les activités ou pour l'environnement. Par conséquent, l'énergie est dissipée sous forme de chaleur ¹⁵ par des processus biologiques, géologiques ou chimiques. Cette chaleur, selon Joël de Rosnay, «coule» vers l'espace intersidéral froid qui la recueille comme si c'était un «puits». En se perdant comme jamais, l'énergie ne pourra pas être réutilisée¹⁶. Ce n'est pas un hasard si dans les années 1940, écrivant sur les flux d'énergie dans

15 Selon la seconde loi de la thermodynamique.

16 DE ROSNAY, Joël. *Le macroscopie. Vers une vision globale*. Paris: Seuil, Points Essais, 1975, p.23.

l'écosystème, Georges Bataille commente dans *La part maudite* la générosité du soleil qui «donne sans jamais recevoir»¹⁷. Il y a une offre d'énergie sans une exigence en contrepartie.

Mais comment l'énergie est-elle utilisée? Cette question a fait objet d'une enquête par l'écologie à travers d'un passage par différents domaines de connaissance et l'accent a été mis sur les relations que les êtres vivants entretiennent entre eux et avec leur environnement, plus précisément avec le lieu où ils vivent. En ce sens, les études ont montré que l'énergie reçue est utilisée par les cycles organiques. Selon De Rosnay, il s'agit d'une organisation exemplaire contenant des processus de «production, stockage, distribution, répartition équitable de l'énergie, recyclage complet des matériaux»¹⁸. Cette forme d'utilisation de l'énergie et le recyclage de la matière, il faut rappeler qu'ils ont été analysés par le biologiste Raymond Lindeman lorsqu'il a proposé de remplacer le terme «communauté» par «écosystème».

Nous ajoutons que le soleil se présente comme une source d'énergie inépuisable, se dépensant à l'infini. Il n'en va pas de même pour les substances chimiques qui composent les formes minérales et organiques utilisées par «l'industrie» décrite ci-dessus dans les cycles de l'écosystème¹⁹. Pour garantir le renouvellement de la vie et maintenir un certain équilibre, la génération et le stockage de ces substances sont essentiels. De cette manière, cette procédure effectue un recyclage de ces dernières. De Rosnay explique le suivant:

Le flux d'énergie qui traverse l'écosystème est irréversible et inépuisable. Cependant, les éléments chimiques qui construisent toutes les formes minérales ou organiques que nous connaissons sur la terre existent, eux, en nombre infini. Ces éléments doivent être trouvés au sein même de l'écosystème et être recyclés après usage [...] Les biologistes anglophones appellent ce renouvellement dynamique le *turnover*. Les êtres vivants (et les colonies qu'ils forment: forêts, populations, récifs de corail...) sont donc continuellement assemblés et démontés. C'est pourquoi l'écosystème doit disposer d'un stock considérable d'éléments de rechange, en assurer le recyclage (puisque aucun n'est produit de *novo*) et contrôler le tout par un système de régulation évitant aussi bien les carences que les excès.²⁰

17 BATAILLE, Georges. «La Part Maudite». *Œuvres complètes VII*. Paris: Gallimard, 1976, p. 35.

18 DE ROSNAY, J. *Le microscope. Vers une vision globale*. Paris: Seuil, Points Essais, 1975, p.27.

19 Il s'agit de la lithosphère, de l'hydrosphère, de la biosphère et de l'atmosphère.

20 DE ROSNAY, J. *Le microscope. Vers une vision globale*. Paris: Seuil, Points Essais, 1975, p.25.

Passons donc au mouvement de ce renouvellement qui atteint toutes les formes de vie. Les responsables sont divisés en trois groupes: les producteurs sont les premiers. En général, il s'agit d'êtres capables de photosynthèse, comme les plantes et les végétales des milieux terrestres ou aquatiques, dont la production aboutit à des matières organiques. Le second groupe, sont les consommateurs qui chercheront cette matière. Parmi entre eux, se trouvent les animaux carnivores et herbivores de toutes les espèces. Leur principale fonction est donc la consommation de la matière des organismes. Cela signifie que l'énergie contenue dans les plantes a été consommée par l'animal et que celui-ci fournit, à son tour, de l'énergie à l'animal qui le consommera²¹. Il s'agirait également d'une forme de dissipation d'énergie; le troisième et dernier sont les décomposeurs. En général, ce groupe est constitué de bactéries, de champignons et d'insectes et animaux qui se nourrissent de matières mortes. C'est-à-dire qu'ils décomposent tout résidu produit par un être vivant - la peau et les plumes seraient des exemples.

En ce qui concerne l'activité des décomposeurs, nous constatons que la consommation de la matière morte n'est pas uniquement une nourriture. Lorsqu'un organisme meurt, comme le feuillage d'un arbre, les bactéries et les champignons le transforment rapidement en nourriture, mais dans la mesure où ils le mangent en le décomposant, sa matière est minéralisée afin qu'elle puisse être à nouveau utilisée par une plante ou contribue à l'entretien du sol. Tout cela «aboutit à la rupture de molécules complexes riches en énergie de la part de ses consommateurs»²².

Toutefois, nous soulignons que la décomposition d'un cadavre se produit différemment de la décomposition d'autres organismes morts. Selon De Rosnay, dans le premier cas, il y a un processus rapide et complet dû à la libération d'oxygène conforme les molécules de la matière sont rompues. En rapport au cadavre, l'oxygène n'étant pas présent, on a donc une fermentation. Pour cette raison, un ralentissement du processus est constaté. Avec ou sans oxygène dans la décomposition, les substances provenant des restes sont également absorbées par le sol et réservées aux sédiments. Après ce processus, ces substances sont mises en circulation, étant utilisées par d'autres organismes vivants pour sa propre croissance et qui ces derniers seront consommés par d'autres organismes.²³

21 On a décrit la dynamique de la chaîne alimentaire et les niveaux trophiques.

22 BEGON, M., TOWNSEND, C.R, HARPER, J.L. *Ecologia- De individuos a Ecosystemas*. Traduction de Adriano Sanches Melo... {et al.}, 4ème ed. Porto Alegre: Artmed, 2007, p.326.

23 DE ROSNAY, J. *Le microscope. Vers une vision globale*. Paris: Seuil, Points Essais, 1975, p.28.

L'alternance entre la vie et la mort n'est pas si simple comme elle peut paraître après sa brève exposition. Chaque activité impliquée dans ce phénomène résulte d'interactions complexes, pouvant varier en fonction de facteurs internes et externes. Si nous analysons individuellement le fonctionnement de la chaîne alimentaire et l'utilisation de l'énergie, nous trouvons déjà une complexité. Cependant, en prenant l'explication simplifiée de cette alternance empruntée aux livres d'écologie, nous voyons que son mouvement implique la transformation constante de la matière, mettant fin à une forme et/ou en engendrant d'autres - chez les humains, par exemple, des formes singulières continuent d'apparaître, ce qui peut être remarqué par les détails de leur physionomie ou les textures de leur peau. Avec les sciences, la responsabilité divine dans ces métamorphoses ou dans le renouvellement de la vie peut être totalement écartée.

Les hommes en sont peut-être conscients, mais ils le regardent avec un certain détachement, car l'idée de n'être que des participants à la dynamique de la nature les effraie. Ce serait même inconcevable, car l'homme croyant supérieur aux autres êtres qui habitent aussi ce monde, son existence ne pourrait pas se terminer ainsi, dans la décomposition de sa matière. Comment les hommes pourraient-ils contourner le caractère concret de ce fait ?

Section II

Le surgissement d'une séparation: le haut, le bas

Nous venons de voir à quel point le processus de décomposition est crucial pour l'écosystème et pour la vie elle-même, puisque toute la matière organique décomposée est renouvelée et remise en circulation pour que la nature puisse à nouveau l'utiliser. Entre lire sur le processus ou regarder des illustrations à ce sujet ou se trouver face au processus lui-même, la différence est énorme, surtout lorsqu'il s'agit de la décomposition d'animaux ou d'êtres humains. En effet, notre esprit est perturbé par l'image chaotique et l'odeur provoquant l'horreur, nous ferait probablement fuir de cette image/ce corps désespérément. La science nous apprend que la pourriture est quelque chose de naturel et d'essentiel, mais elle représente pour les humains la fin d'eux-mêmes: c'est un événement qui le font peur, un événement qu'ils ont l'intention de s'éloigner. Ce n'est pas par hasard que la «région» dominée par la mort a une influence négative sur la société et même sur la religion. Les valeurs morales et religieuses émergeront de la finitude, de la mort, du désordre, ainsi que d'autres qui sont à l'autre pôle, comme l'immortalité, l'ordre, la pureté...

Dans une étude sur l'érotisme et postérieure aux textes dont nous parlons ici, Georges Bataille nous présente un registre historique sur le rapport de l'homme face à la décomposition. Selon le penseur, l'inhumation servait généralement à éloigner le mort de certains animaux - rappelant qu'il existe des espèces chargées de décomposer la matière en la mangeant²⁴. Cependant, l'attitude consistant à enterrer comme un moyen de protéger les morts ne serait pas la seule raison. En fait, «la mort était le signe de la violence introduite dans un monde qu'elle pouvait ruiner. Immobile, le mort participait à la violence qui l'avait frappé: ce qui était dans sa 'contagion' était menacé de la ruine à laquelle il avait succombé»²⁵.

24 Ce sont les animaux qui mange la matière morte qui est dans stage moins avancée - plus connue comme charognards.

25 BATAILLE, Georges. «L'Érotisme». *Œuvres complètes X*. Paris: Gallimard, 1987, p.49.

Si la décomposition présentait un risque de «contagion» et donc la nécessité d'un enterrement, le christianisme la reprend d'une autre manière, en lui donnant un autre sens: ceux qui n'ont pas été choisis par Dieu à la cause de leur insistance à demeurer dans une vie errante, leur corps sont soumis à la violence de la décomposition, où chaque partie est lentement défaite par la fermentation et par la voracité des vers. Marie-Pierre Krück nous rappelle que «ce processus *post mortem* discrimine en effet les êtres: certains élus sont touchés par la grâce de l'incorruptibilité - d'où l'expression *mourir en odeur de sainteté* - tandis que la plupart des corps abandonnés par Dieu pourrissent. Le pécheur est ainsi plus putrescible que le vertueux et l'extrême pourriture est un "trait de la colère du ciel"»²⁶. Nous savons par le récit judéo-chrétien que le corps de Jésus-Christ était le seul à échapper à la corruptibilité de la chair, car il possédait des caractéristiques plus divines que mondaines.

Ces deux perspectives concernant le pourriture ont certainement une fin identique parce que c'est la violence de la mort qui terrifie la pensée. Dans ce sens, nous pourrions souligner une tendance à séparer les choses, les images, les parties, etc., avec des aspects déformants, sales et abjects qui font rappeler la mort. En général, les justifications pour faire une séparation de ce domaine seraient le «manque» supposé de vie et l'horreur du contact. Les conceptions sociales et religieuses fournissent un «niveau» pour cela: c'est dans le bas où sont tout ce qui est fini, susceptible de mourir et qui préserve quelque chose de grossier; le haut se trouve l'immortalité, selon le christianisme, mais il y a aussi l'équilibre, la perfection et la raison.

Dans le second texte de Georges Bataille lequel il évoque le pourrissement à partir de la phrase de Karl Marx, nous retrouvons le «haut» et le «bas» exprimés comme des valeurs, car la réalisation de la séparation ne se fait qu'en fonction d'aspects qui s'opposent l'un à l'autre. Ainsi, Bataille traite l'aigle et la «vieille taupe» selon ce point de vue afin de montrer non seulement où ces deux animaux parcourent, mais comment ils seront situés dans la représentation politique. Son objectif est également de montrer la permanence des niveaux «haut» et «bas» dans la modernité.

Il faut rappeler que l'approche sur ces deux animaux n'a pas été choisie par hasard. À l'époque où ces réflexions ont été écrites, le nazisme et le fascisme étaient en pleine ascension en Europe. Il n'est pas étonnant que ces animaux soient également traités de manière politique.

26 KRÜCK, Marie-Pierre. «Esthétique de la pourriture». *Revue Études littéraires*. Volume 47, Numéro 1, Hiver 2016, sans page. Consulté en ligne: <https://www.erudit.org/fr/revues/etudlitt/2016-v47-n1-etudlitt03173/1040891ar/>

En outre, le surréalisme a été critiqué dans ce texte en raison d'un penchant idéaliste dans ses idées principales.²⁷

Passons maintenant à l'aigle. En y réfléchissant, Bataille souligne que sa représentation porte une notion «la plus viril». La confirmation de cette virilité est donnée par son bec en forme de crochet, capable de tout déchirer. Sans compter que l'aigle se situera toujours à un niveau supérieur en raison de sa capacité à atteindre de grandes hauteurs et de vastes régions. Mais l'aigle obtient d'autres attributs qui ne se limitent pas à la virilité et à la facilité en atteindre le ciel. Il obtient des attributs autoritaire et idéal:

Du point de vue des apparences et de l'éclat, la notion d'aigle est évidemment la plus virile. Non seulement l'aigle s'élève dans les régions radieuses du ciel solaire, mais il y est situé en permanence avec un prestige dominant. Le caractère absolument souverain de cette virilité est impliqué par le bec crochu et tranchant, parce que la virilité souveraine tranche tout ce qui entre en concurrence avec elle et ne peut être tranchée. Ainsi l'aigle a contracté alliance avec le soleil qui châtie tout ce qui entre en conflit avec lui (Icare, Prométhée, le taureau mithraïque). Politiquement l'aigle s'identifie à l'impérialisme, c'est-à-dire avec un libre développement du pouvoir autoritaire particulier, triomphant de tous les obstacles. Et métaphysiquement l'aigle s'identifie à l'idée, lorsque l'idée, juvénile et agressive, n'est pas encore parvenue à l'état de pure abstraction, lorsque l'idée n'est encore que le développement outrancier du fait concret déguisé en nécessité divine.²⁸

Si l'aigle est toujours dans une position élevée qui lui garantit le pouvoir de domination sur ses proies, la «vieille taupe» travaille stratégiquement sous terre, traçant des chemins pour trouver sa nourriture. Elle se trouve dans le «bas», endroit où surgit tous les choses, où tout se passe. Et pour cette raison, la représentation politique de la taupe ne peut être associée qu'aux travailleurs qui, face aux conditions de leur travail -entre autres- ont le pouvoir de s'insurger contre les moyens qui précarisent leur vies. Bataille décrit la «vieille taupe» le suivant:

27 Nous ne nous attarderons pas sur ce point, car il mérite une discussion à propos de la critique bataillienne du surréalisme de Breton. Voir Bataille, «Dossier de la polémique avec André Breton». *Œuvres complètes - écrits posthumes 1922-1949*, t.II.Paris: Gallimard, 1970, p.89-109.

28 BATAILLE, Georges. «La 'vieille taupe' et le préfixe sur dans les mots surhomme et surréaliste». *Œuvres complètes II*.Paris: Gallimard, 1970, p.96.

Cependant ramenée à l'action souterraine des faits économiques la révolution «vieille taupe» creuse des galeries dans un sol décomposé et répugnant pour le nez délicat des utopistes. «Vieille taupe» dans la bouche de Marx, expression bruyante d'une pleine satisfaction du tressaillement révolutionnaire des masses est à mettre en rapport avec la notion de soulèvement géologique telle qu'elle est exprimée dans le Manifeste communiste. Le point de départ de Marx n'a rien à voir avec le ciel, lieu d'élection de l'aigle impérialiste comme des utopies chrétiennes ou révolutionnaires. Il se situe dans les entrailles du sol, comme dans les entrailles matérialistes des prolétaires.²⁹

A travers les représentations politiques de ces animaux, nous voyons qu'il existe vraiment une séparation entre ce qui est «haut» et ce qui est «bas». Ce qui en résulte, ce sont les caractéristiques que possède chaque animal et qui sont transformées en valeurs. Bataille lui-même est conscient que ces séparations peuvent sembler réductrices et qu'elles ont souvent été utilisées dans la religion pour montrer où se trouvent le Bien et le Mal - l'un sera toujours élevé tandis que l'autre sera toujours bas. Mais il insistera sur le «haut» et le «bas», car c'est un langage universel pour l'humanité. Les philosophes, que Bataille semble désigner comme les premiers à dénoncer un réductionnisme, remplacent cette séparation par des idées abstraites ou par des idées qui s'éloignent de l'immanent. L'opposition entre le «haut» et le «bas», dit Bataille, «continue sans explication à conserver une mémoire fidèle de catégories fondamentales dans l'humanité entière»³⁰

Bataille poursuit l'approche de ces oppositions, mais cette fois, les phénomènes physiologiques humains et végétales sont visés non seulement pour affirmer sa position radicale contre l'idéalisme, mais aussi pour souligner la nécessité de s'ancrer dans la réalité concrète des faits matériels pour penser les problèmes du monde moderne. L'auteur attire ensuite notre attention sur l'homme et la plante, qui possèdent tous deux une «impulsion qui [les] élève dans une direction perpendiculaire au sol»³¹. Dans le cas de l'homme, cette impulsion vers le haut le rend différent des autres animaux qui restent en position horizontale. En dehors de cela, le désir d'élévation ne se limiterait pas à quitter ce qui est bas, puisqu'il existe un désir de s'éloigner de ce qui est bas.

Il est vrai que la plante s'élève vers le soleil. Cependant, elle «dirige des racines d'aspect obscène à l'intérieur du sol afin d'assimiler la pourriture des matières organiques», sans laquelle,

29 *Idem*, pp.96-97.

30 *Ibid.*

31 *Idem*, p.98.

elle ne pourrait pas se maintenir élevée, ni rester vivante. Au lieu de racines, les hommes ont des pieds qui leur permettent de marcher. Comme les racines, les pieds sont en contact avec le sol, où se trouvent généralement divers organismes, déchets, poussières, etc. Ainsi, lorsque l'homme s'élève, ses pieds restent enracinés dans le bas. Il s'élève, dit Bataille, «en contradiction avec la morale formelle» en même temps qu'il y a des impulsions «qui l'attirent vers ce qui est bas, le mettant en antagonisme ouvert avec toute élévation d'esprit»³².

La tentative de l'auteur de comparer les modes que la plante et l'homme se développent, montre leurs similitudes car tous deux ont une relation avec le bas. Comme nous l'avons déjà mentionné, tout ce qui est séparé en bas ou haut impliquera une valeur. Nous avons donc ici une distinction et la prévalence d'une tension. Il suffit de faire attention aux impulsions dont parle le penseur: d'une part, l'impulsion vers le haut n'exclut pas l'homme de son contact avec le bas; d'autre part, l'impulsion vers le bas crée un conflit avec les valeurs morales, c'est-à-dire, avec les valeurs du haut. Bataille fait explicitement référence à la séduction qui naît du bas - par exemple, les fétiches sexuels - lorsqu'il évoque la tension avec le haut.

De cette façon, il faut comprendre que le haut et le bas génèrent une contradiction, non pas parce qu'ils s'opposent l'un à l'autre, mais en raison de la tension déclenchée par la participation de l'homme entre deux «domaines» où sont attribuées des valeurs. Lorsque les sociétés et la religion créent des valeurs élevées afin d'obtenir un certain comportement, et que cela finit par définir les relations que les hommes entretiennent avec eux-mêmes, avec les autres et avec le monde, ce qui fait partie du bas est rejeté, comme s'ils n'y participaient pas non plus. C'est quelque chose que nous pouvons voir dans des détails considérés comme insignifiants, comme de la racine aux pieds ou dans les désirs secrets pour ce qui est en dessous. Le résultat de ces interactions ne peut être qu'une tension permanente, puisque l'exclusion de l'un et de l'autre ne peut être réalisée, et encore moins réconciliée.

Enfin, la représentation politique de la vieille taupe souligne l'argument selon lequel les transformations, les plus profondes, ne viennent pas d'en haut et ne se produisent pas en haut, selon la comparaison faite par Bataille de l'aigle. En effet, l'habitation et les principales activités de la taupe se trouvent sur la terre, un endroit considéré comme «bas», où l'on trouve des organismes aux aspects répulsifs similaires à ceux de la taupe, et où se font les alternances entre la vie et la mort. De manière générale, la terre comprend la métamorphose des formes de vie, et de manière spécifique, dans la terre explosent des événements capables d'entraîner des

32 *Ibid.*

changements dans l'histoire. En revanche, le même mouvement ne se retrouve pas sur les hauteurs, lieu que les hommes croient avoir été leur origine et pour cette raison, ils aspirent toujours à s'élever, comme l'indiquent certains récits religieux.

Section III

Le «bas matérialisme»

Le «haut» et le «bas» en mathématique peuvent être évalués en fonction de la distance entre un point et un autre. Cependant, lorsqu'il s'agit de conceptions religieuses, sociales ou politiques, «haut» et «bas» acquièrent une signification différente, comme nous l'avons souligné dans la section précédente. Ce qui ne correspond pas au parfait, à l'équilibre ou à la pureté, ne se trouve pas, évidemment, dans un lieu supérieur. Par conséquent, avec cette distinction entre le «haut» et le «bas», nous aurions tendance à ne regarder que vers le «haut», ignorant généralement ce qui se trouve en dessous. Que ce soit par l'horreur de vouloir s'éloigner de ce qui est «bas» ou par l'aspiration à ce qui est «haut», l'homme continuera à se situer entre ces deux pôles, ayant des contacts avec l'un et l'autre, même si une tension demeure.

En soulignant que l'homme possède ce contact avec le plus bas, Georges Bataille propose de penser à partir de là, un «matérialisme radical» que se concentre sur l'immanent et non plus sur le transcendant. Selon lui, «[...] Il est temps, lorsque le mot matérialisme est employé, de désigner l'interprétation directe, excluant tout idéalisme, des phénomènes bruts et non un système fondé sur les éléments fragmentaires d'une analyse idéologique élaborée sous le signe des rapports religieux».³³

Lorsque Bataille mentionne l'«idéalisme» et les «relations religieuses», il faut noter qu'il fait référence aux matérialistes qui décrivaient l'ordre des choses selon une hiérarchie de relations, ce que l'on retrouve dans la métaphysique classique. Cela est dû au fait que la relation établie entre Dieu et sa création - et vice versa - présente un degré de différence entre la forme et la matière³⁴. C'est-à-dire un degré de différence qui détermine la soumission de la matière à l'idéalité de la forme. De même l'attitude des matérialistes qui plaçaient «la matière morte au sommet d'une hiérarchie conventionnelle des faits d'ordre divers, sans s'apercevoir qu'ils

33 BATAILLE, Georges. «Matérialisme». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, p.180.

34 Voir la section sur la thèse de Georges Didi-Huberman sur la «ressemblance informe».

cédaient ainsi à l'obsession d'une forme idéale de la matière, d'une forme qui se rapprocherait plus qu'aucune autre de ce que la matière devrait être». ³⁵

Ce qui se trouve derrière une hiérarchisation des êtres et des choses serait précisément l'intention de soumettre la matière à une forme qui ne correspondrait pas immédiatement à sa réalité. Lorsqu'on aborde la forme du point de vue rationnel, il faut comprendre qu'elle implique l'élaboration d'une idée dont l'objectif est de rechercher une définition, non pas provisoire mais définitive, de la matière en question. Si l'on effectue cette opération et de cette manière, on a l'apparition de quelques problèmes : le premier serait l'idée pensée sans prioriser préalablement la matière ; le second, à son tour, intensifie la distinction entre forme et matière, ce qui nous ramène à la hiérarchie reflétée par la métaphysique classique. C'est pourquoi les réflexions des matérialistes finissent par se rapprocher du transcendant, dans le sens religieux.

Dans la métaphysique classique, le monde lui-même et les créations qu'il contient ont la même origine abstraite, bien que -paradoxalement - ils soient distingués les uns des autres et de l'origine elle-même. Ce point est ce qui dérange le plus Bataille, car la forme -Dieu - prend «la valeur de l'unité de l'être et de son existence individuelle». ³⁶ Ce qui ressort de cette conception est que la matière ne peut être du même ordre, ni supérieure à la forme, étant donné que cette dernière est unique, immuable, parfaite et abstraite. Ainsi, la matière, qui s'oppose à tous ces attributs, est soumise à la forme. Mais, si la matière ne possède aucune de ces «qualités» et que seule une entité divine les possède, comment pourrait-elle se soumettre à cette idée de forme qui est si différente de sa réalité? Concernant cette question, Bataille s'exprime comme suit :

[...] les distinctions de cet ordre transposées deviennent arbitraires et même inintelligibles. Il se forme ainsi deux entités verbales, qui s'expliquent uniquement par leur valeur constructive dans l'ordre social, Dieu abstrait (ou simplement idée) et matière abstraite, le gardien-chef et les murs de la prison. Les variantes de cet échafaudage métaphysique n'ont pas plus d'intérêt que les différents styles d'architecture. On s'est agité pour savoir si la prison procédait du gardien ou le gardien de la prison: bien que cette agitation ait eu historiquement une importance primordiale, elle risque aujourd'hui de provoquer un étonnement tardif, ne serait-ce qu'en raison de la disproportion entre les conséquences du débat et son insignifiance radicale. ³⁷

On remarque dans le passage ci-dessus que Bataille voit dans toute cette structure métaphysique comme une architecture qui emprisonne la matière - ou les êtres - dans une idée contraire à leur existence concrète. En d'autres termes, tout ce que l'on peut «connaître» de Dieu est l'abstraction de sa forme, et la matière, étant distincte de cette forme parce qu'elle est

35 BATAILLE, Georges. «Matérialisme». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, p.179.

36 BATAILLE, Georges. «Le bas matérialisme». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, p.220.

37 *Ibid*

mutable, doit encore s'adapter à la forme. Il est marqué, dans ce sens, une évidente séparation entre la forme et la matière parce qu'eux se caractérisent de façon distincte. La forme et la matière ne pourraient-elles pas n'être qu'un ?

Bataille avait déjà une réponse à cette question, mais son passage dans l'antiquité lui a apporté d'autres affirmations. La gnose, selon le penseur, avait une autre conception de la matière et un autre rapport avec le divin. Commençons par les dieux gnostiques : il s'agit d'un «panthéon provocateur et particulièrement sale»³⁸, car les images gravées sur les pierres montraient des formes monstrueuses d'animaux mélangés à d'autres animaux ou à des formes humaines, comme les archontes - parmi eux, il y avait des représentations dont le corps était humain avec une tête de canard ou une tête de coq avec un corps de serpent. Bataille disait que,

[...] elle [la gnose] y ajoutait ses rêves propres, exprimant sans égard quelques obsessions monstrueuses; elle ne répugnait pas dans la pratique religieuse, aux formes les plus basses (dès lors inquiétantes) de la magie et de l'astrologie grecques ou chaldéo-assyriennes; et en même temps elle utilisait, mais plus exactement peut-être compromettait, la théologie chrétienne naissante et la métaphysique hellénistique.³⁹

Il est certain que les images des dieux gnostiques ont compromis la culture gréco-romaine, puisque certains de leurs idéaux tournaient autour de l'élévation, de la perfection et de la raison. L'étude que Bataille a fait des monnaies grecques et gauloises révèle bien ces idéaux. Dans les deux monnaies avaient l'image du cheval : pour les grecs, cet animal représentait l'élévation de l'esprit humain, grâce à sa forme «noble». De la même manière qu'ils voyaient le cheval, ils l'ont représenté sur leurs pièces de monnaie. Au final, ce choix aboutit à un style académique qui finit par s'opposer «à tout ce qui est baroque, dément ou barbare»⁴⁰. Chez les gaulois, le cheval est représenté de manière bestiale, avec diverses déformations par rapport au cheval académique. Ces chevaux déments, «imaginés par les diverses peuplades ne révèlent pas tant d'un défaut technique que d'une extravagance positive»⁴¹.

Cependant, les images du panthéon gnostique n'étaient pas les seuls motifs susceptibles de déstabiliser les idéaux hellénistiques. Dans la métaphysique gnostique, la matière n'était pas conçue de manière passive; en fait, elle avait «un principe actif, ayant sa propre existence

38 *Idem*, p.223.

39 *Idem*, p.222.

40 BATAILLE, Georges. «Le cheval académique». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, pp.159-160.

41 BATAILLE, Georges. «Le cheval académique». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, p.160.

éternelle autonome»⁴². Et cette conception de la matière était complètement associée à la vision que les gnostiques avaient du monde, selon laquelle, le mal l'aurait constitué, spécifiquement, par les mains des archontes monstrueux. Selon Claudio J. Willer, les gnostiques donnaient des attributions négatives aux éléments du monde et à la matière - par exemple, la terre, l'eau et l'air étant respectivement la terreur, la peur et le dégoût - et cela ne pouvait être que l'œuvre d'êtres maléfiques, dans ce cas, les archontes.⁴³ Attribuer la création du monde, dit Willer,

à un dieu qui n'était pas seulement dérivé mais aussi mauvais, a été spécifique du gnosticisme. Le dualisme se retrouve partout y compris dans le christianisme; mais, observe Eliade, ni saint Paul ni les auteurs des apocalypses n'ont contesté l'origine divine de la Création, même s'ils comprenaient que le monde était dominé par Satan⁴⁴.

Ainsi, tant les grecs que les chrétiens ne faisaient pas de séparation entre le créateur et le monde, puisqu'il n'y a pas une autre entité que serait responsable de sa création, comme le font les gnostiques. Les terribles archontes sont les créateurs du monde et l'entité supérieure à eux, ne se mélangent pas et en plus, elle se trouve dans un autre «endroit» qui ne serait pas dans la Terre. Les archontes étant les créateurs de ce monde matériel, seules les ténèbres pouvaient subsister. D'une certaine manière, l'interprétation gnostique entraine en conflit avec la culture gréco-romaine, vu qu'elle s'opposait à la perspective du Bien que les grecs donnaient au monde - et donc la perfection et l'équilibre.⁴⁵

Les gnostiques, souligne Bataille, recherchaient aussi le Bien et la perfection, mais étant donnée comme un objectif impossible à atteindre, précisément à cause du mal qui porte la matière, c'est-à-dire sa fin, ils ne pouvaient qu'avoir une perspective pessimiste. Bien que le mal ait eu un caractère négatif, l'auteur souligne que le «principe actif» contenu dans la matière était «radicalement optimiste» pour les gnostiques, précisément parce qu'il apportait la possibilité de transformer leur vie, ce qui les a fait s'écarter des conceptions statiques et bien finies de l'humain. Par conséquent, au lieu de se rendre à des idéaux naissants, les gnostiques ont préféré être un «jouet» du mal. Ils ont préféré se soumettre à l'autorité bestiale des archontes.

42 BATAILLE, Georges. «Le bas matérialisme et la gnose». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, p.223.

43 WILLER, Claudio Jorge. (2007). *Um obscuro encanto: Gnose, Gnosticismo e a poesia moderna*. Thèse de doctorat, Université de Sao Paulo, SP, Brésil, pp. 91-92. (Notre traduction).

44 *Idem*, p. 93. (Notre traduction).

45 *Idem*, p. 103.

Willer nous rappelle que cette position représente une révolte contre les idéaux émergents du christianisme, comme ceux de Paul.

En rapport aux grecs, ils ne pouvaient voir que le négatif dans la position gnostique, puisque toute création était le résultat du mal et vu cela, la création était encore soumise à d'autres changements. Selon les mots de Bataille, pour les grecs:

[...] Attribuer la création de la terre où a lieu notre agitation répugnante et dérisoire à un principe horrible et parfaitement illégitime impliquait évidemment, du point de vue de la construction intellectuelle grecque, un pessimisme écoeurant, inadmissible, le contraire exactement de ce qu'il était nécessaire, à tout prix, d'établir et de rendre universellement manifeste. Peu importe en effet l'existence opposée d'une divinité excellente et digne de la confiance absolue de l'esprit humain si la divinité néfaste et odieuse de ce dualisme ne lui est réductible en aucun cas, sans aucune possibilité d'espoir.⁴⁶

En ce sens, l'extrait ci-dessus nous montre qu'une pratique religieuse -comme celle des gnostiques- peut contenir et prendre en compte positivement des transformations matérielles, même si elles procèdent de manière violente, en pensant en termes relatifs aux aspects.

Par ailleurs, cette conception inverse la hiérarchie supérieur/parfait en raison de la constante mutation de la matière. Cela signifie également qu'emprisonner la matière dans des mesures ou lui donner une raison, s'écarterait de son état réel. Rien de plus élevé, dit Bataille, «à quoi que soit qui puisse donner à l'être que je suis, la raison qui arme cet être, une autorité d'emprunt».⁴⁷ Cette inversion, dans laquelle la matière assume la position haute de la hiérarchie, met encore plus en évidence une indistinction entre forme et matière parce que dans ce moment la hiérarchie est diluée.

46 BATAILLE, Georges. «Le bas matérialisme et la gnose». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, p.223.

47 *Idem*, p.225.

En somme, insiste Bataille, «dans la figuration des formes on peut voir l'image de cette matière basse et seule par son incongruité et par un manque d'égard bouleversant, permet à l'intelligence d'échapper à la contrainte de l'idéalisme».⁴⁸

48 *Ibid.*

Chapitre II

Le laboratoire de l'Informe

Le chapitre précédent a débuté par le processus qui rend la vie possible sur notre planète. Contrairement à ce que se fait observer dans la métaphysique classique, dont la défense de l'origine de la vie est ancrée à une structure supérieure et divine, nous avons vu que l'existence des êtres vivants se manifeste à l'opposé de cette défense : la vie n'apparaît pas en «haut» et son resurgissement ne se produit pas au milieu de la pureté, mais au plus «bas», lorsque les décomposeurs consomment la matière organique morte. Étant donné ce dernier fait, une négativité - dans un mauvais sens - a été attribuée à la façon dont le processus de décomposition se produit et à ses aspects - ou aux aspects qui nous rappellent les aspects de ce processus, c'est-à-dire un souvenir lié à la mort. Georges Bataille reprend cette séparation et l'utilise dans l'intention de mettre l'accent sur les transformations de la matière - et pour cette raison, le penseur ne cesse de parler du «bas», où se trouve le «principe de mutation».

Nous ne quitterons pas complètement ce «champ de mutation», dont nous venons de parler. Dans les pages qui suivent, nous verrons que le «laboratoire de la vie» - ou mieux, la pourriture - sera repris par l'auteur de *La Part Maudite* dans la revue *Documents*, à laquelle il a dirigé et collaboré entre 1929 et 1930. Le lecteur remarquera la présence du pourrissement dans l'entrée «Informe» et dans la critique de l'anthropomorphisme que nous présenterons à travers les réflexions de Georges Didi-Huberman. Selon cet auteur, Bataille «ouvre et déchire» l'anthropomorphisme à partir d'expériences sur les images et sur les textes. En ce sens, l'anthropomorphisme entre dans un «laboratoire» où son image subira des modifications et ainsi, une autre image pourra émerger - sinon une image plus proche de celle qui est plus proche de la «réalité» concrète qu'est l'homme. Nous le verrons avec quelques exemples que nous mentionnerons avec Didi-Huberman.

Enfin, dans notre dernière section, nous aborderons la pourriture et l'entrée «Informe» afin de réfléchir aux similitudes qu'elles possèdent toutes deux. Nous allons revenir à la conception matérialiste de Bataille à partir d'autres articles de Documents et voir comment l' «Informe» agit comme un outil critique face aux questions soulevées par notre auteur - questions liées à l'anthropomorphisme et à l'existence. Nous avons choisi de mener la dernière section de cette manière pour mettre également en évidence l' «Informe» comme notion et outil.

Section I

Bref passage par le Dictionnaire Critique : l'Informe

Entre 1929 et 1930, au fur et à mesure que Georges Bataille et ses collègues publient des articles pour la revue *Documents*, quelques entrées apparaissent dans les éditions, dans le but d'élaborer un dictionnaire critique. Nous voyons ainsi de petits textes qui ne prennent pas plus de deux pages. Parmi elles, il y a l'entrée «Informe», écrite par Bataille lui-même. Face à ces lignes, nous constatons que le penseur ne nous propose pas une autre définition de l'«Informe», telle que nous pourrions la trouver dans n'importe quel dictionnaire. Au contraire, à la place de la définition, en fait, l'auteur de *La part maudite* indique les «besognes des mots». C'est le cas de l'«Informe»: sa description montre à quoi cette entrée peut servir et sa «besogne» semble consister en ce qu'elle peut effectuer.

Prenons donc l'«Informe». À quoi nous fait-il penser? Les possibilités qui surgissent dans notre esprit, lesquelles nous pouvons mentionner ici, seraient quelque chose qui n'a pas de forme ou quelque chose qui échappe à la mesure. Si on regarde les dictionnaires populaires comme le *Larousse* ou *Le Petit Robert*, l'«informe» est un adjectif qui attribue des caractéristiques à l'objet analysé, comme être «sans forme déterminée» et être «méconnaissable»; comme être «inesthétique et peu travaillé»; ou encore quelque chose «qui n'a pas de forme définissable» ou qui a une «forme inachevée»⁴⁹. Cependant, penser ou rester uniquement dans les définitions de l'informe serait insuffisant tant pour comprendre les objets qui possèdent les caractéristiques susmentionnées que pour réaliser ce que Bataille propose dans son dictionnaire critique. En revanche, Bataille le présente ainsi :

Un dictionnaire commencerait à partir du moment où il ne donnerait plus le sens mais les besoins des mots. Ainsi informe n'est pas seulement un adjectif ayant tel sens mais un terme servant à déclasser, exigeant généralement que chaque chose ait sa

49 Dictionnaires consultés en ligne.

forme. Ce qu'il désigne n'a ses droits dans aucun sens et se fait écraser partout comme une araignée ou un ver de terre. Il faudrait en effet, pour que les hommes académiques soient contents, que l'univers prenne forme. La philosophie entière n'a pas d'autre but: il s'agit de donner une redingote à ce qui est, une redingote mathématique. Par contre affirmer que l'univers ne ressemble à rien et n'est qu'informe revient à dire que l'univers est quelque chose comme une araignée ou un crachat.

Dans le dictionnaire bataillien, les mots assumeraient une autre fonction, sans se limiter au sens ou aux définitions. En d'autres termes, engagés de manière critique face à ce qui prétend réfléchir, les mots deviennent des outils pour la pensée elle-même. Dans le cas de l'«Informe», Bataille inverse sa fonction d'adjectivation des choses et l'utilise pour «déclassifier», comme l'auteur emploie, à ce qui a déjà gagné une définition. Ce qui sera pris comme objet de réflexion par l'«Informe» sera dilué autant de fois que nécessaire pour que nous le voyions concrètement. Enfin, lorsque cette action est réalisée, entrent en jeu d'autres formes/conceptions de cet objet particulier. Cependant, il est nécessaire de remarquer que l'«Informe», «ce qu'il désigne n'a ses droits dans aucun sens et se fait écraser partout comme une araignée ou un ver de terre». Pourquoi le penseur met-il en garde sur une «instabilité»? Serait-il instable l'action ou l'objet analysé?

Dans la dernière section, nous reviendrons à ces questions et les aborderons afin de souligner la fonction active de l'«Informe» et la stabilité matérielle. La matière, selon l'auteur, ne peut se soumettre aux idéaux de perfection parce qu'elle subit des transmutations constantes. Ainsi, l'instabilité mise en garde pourrait être pointée vers la matière : en même temps qu'elle peut se métamorphoser en raison de sa propre condition, elle peut être manipulée, «facilement écrasée», comme cela peut arriver avec «une araignée ou un ver».

Par rapport à la « cible » de sa critique, elle est déjà mentionnée dans l'entrée : il s'agit de toute la philosophie. Ici, Bataille ne fait pas de référence précise, nous donnant l'impression d'une généralisation. Rappelons, cependant, que l'entrée apparaît après plusieurs publications d'articles et de quelques articles reflétant la tradition philosophique classique, comme nous l'avons vu dans la section précédente sur le «bas matérialisme» dans laquelle les visions du monde des gnostiques, des grecs et des chrétiens ont été analysées et, comme nous le verrons dans la section suivante, sur la ressemblance chez Georges Didi-Huberman. Ce que Bataille

s'intéresse à montrer, c'est la responsabilité de cette tradition philosophique à donner une «redingote mathématique» à ce qui déjà existe, car dans cette phrase et dans les mentions sur l'univers et l'araignée, on voit ce qui est impliqué, c'est la matière et celle-ci, dans son tour, en entrant dans des considérations sur la perfection, s'adapte à une proportionnalité définitive – une redingote -, ce qui est distinct de son existence.

Enfin, l'univers, l'araignée et le crachat, parce qu'ils ont des formes difficilement mesurables, ne peuvent être comparés par leurs caractéristiques singulières, mais ils pourraient être placés dans la même catégorie en raison de leur incommensurabilité. Or, cela ne signifie pas que ces objets ayant des formes disproportionnées ne puissent ressembler à quoi que ce soit qui existe dans ce monde. Dans ce qui suit, nous exposerons la thèse de Georges Didi-Huberman sur une «ressemblance informe», même s'il est désagréable pour la raison de penser à la ressemblance en ces termes. La «besogne» de l'«Informe» commence donc, par la dissolution d'une notion classique.

Section II

Les ressemblances et dissemblances selon Georges Didi-Huberman

A partir de quelques phrases de l'entrée «Informe», nous avons vu que la critique bataillienne a été adressée à ceux qui soumettent la matière à l'idée, dont l'exigence s'exprimerait dans «que chaque chose ait sa forme». Jusque-là, Bataille ne se met pas en peine d'accuser dans l'entrée, la responsabilité de «toute la philosophie» pour un tel acte. Nous savons que la métaphysique ancienne a été visée par sa critique, selon l'exposé sur le «bas matérialisme». Ici, la condition même de la matière a marqué une distinction et un éloignement entre les idéaux hellénistiques et des idéaux chrétiens.

En revanche, dans *La ressemblance informe*, Georges Didi-Huberman reprend cette discussion métaphysique à travers d'un philosophe postérieur à l'antiquité pour montrer la spécificité de cette distinction et séparation entre la forme et la matière. L'auteur se concentre sur un article différent de nos choix, car selon lui, dans les dernières lignes de l'«Informe» il y a une comparaison de l'univers avec «quelque chose comme une araignée ou un crachat», ce qui soulève une question autour de la ressemblance. A ce sujet, Didi-Huberman s'exprime de la manière suivante :

nous comprenons que la thèse en question et l'enjeu de son antithèse tout aussi bien concernant un certain rapport de la notion de ressemblance avec celle de forme. Or, quand Bataille publie ces phrases, en décembre 1929, il a déjà, dans tous les numéros précédents, engagé sa réflexion critique sur les rapports de la forme et de la ressemblance, en regard surtout de la question obsédante chez lui, de l'anthropomorphisme.⁵⁰

Il est important de mentionner que les articles abordés sur le matérialisme dans notre dernière section sont antérieurs à l'entrée «Informe». Comme souligné dans le passage ci-dessus par Didi-Huberman, avant la publication de l'entrée, les articles cherchaient à réfléchir sur les relations de forme et de , cependant, nous précisons que dans ces articles les questions autour

50 DIDI-HUBERMAN, Georges. *La Ressemblance informe ou le gai savoir visuel selon Georges Bataille*. Paris: éditions Macula, 2019, p.23.

de la matière ont retenu notre attention plus que la thèse exposée ci-dessus - pour cette raison, nous avons commencé par exposer sur la matière et sur le matérialisme de Bataille. Mais ici, dans cette section, nous voudrions parler un peu de la ressemblance afin que les lecteurs puissent voir ce qui est en jeu également dans l'entrée «Informe».

Ainsi, Didi-Huberman explore l'article «Figure humaine», publié dans la *Documents* numéro 4, en septembre 1929. La plupart des photographies qui accompagnent cet article font partie des archives de Nadar. Nous devons avouer que cet article a une approche difficile à comprendre car Bataille ne laisse pas d'utiliser le sarcasme pour articuler sa critique de l'homme moderne, de la philosophie et de la science. Ces deux derniers, selon le penseur, produisent un savoir qui définit, mesure, catégorise à tout prix, etc., les objets, les événements, les corps. Cela ne signifie pas que Georges Bataille soit contre la connaissance ou contre le savoir en général; au contraire, le problème réside dans la manière dont le savoir s'exerce, puisque certaines choses sont laissées de côté parce qu'elles ne rentrent pas dans certains paramètres. En outre et étant donné de ce problème, la rigueur bataillienne exige qu'on dépasse les «apparences trompeuses»⁵¹. Pour cette même raison, l'idéalisation de la figure humaine est remise en question avec le support des photographies.

Parmi les photographies mentionnées, celle d'un mariage bourgeois constitue la principale dans le texte «Figure humaine»⁵², puisqu'elle est citée au cours de sa critique et que Bataille s'en prend à certains de ses aspects. Nous la décrivons comme suit: on y voit un groupe de vingt-six personnes en vêtements clairs et foncés posant devant une quincaillerie. Pour qu'ils puissent tous entrer dans le cadre, ils se séparent en deux rangées et se placent à deux hauteurs, tout en se serrant un peu pour entrer dans l'image. En général, ces petits-bourgeois ont la même expression de neutralité, à l'exception de la femme derrière les jeunes mariés, qui sourit. Cependant, il y a quelque chose qui semble se cacher de nous: l'expression et les gestes neutres

51 ROBERT DE MORAES, Eliane. *O jardim secreto – Notas sobre Bataille e Foucault*. Revista Tempo Social – Usp, 1995, p. 23.

52 BATAILLE, Georges. «Figure humaine». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, p. 181. Nous n'avons pas trouvé une image de bonne qualité, ainsi, voir *Œuvres complètes I*, Planche XI. Mariage, Seine-et-Marne, 1905; Georges Didi-Huberman, *La Ressemblance informe ou le gai savoir visuel selon Georges Bataille*, p. 48.

et toute l'«harmonie» que l'image nous montre, donnent un l'air de méfiance, soulève même quelque chose de stupéfiante.

C'est précisément pour de tels aspects que Bataille souligne l'effort des «vaniteux fantômes» - une référence aux petits bourgeois de la photo - pour donner une apparence harmonieuse à la forme humaine alors qu'ils cherchent aussi à cacher leurs véritables agitations intérieures. Mais tout cet effort pour donner des traits purs et équilibrés à la figure humaine, avant même la science, est principalement dû à l'inspiration thomiste. Les deux tournent autour de l'élimination de toute disproportion: cela apparaît dans la science dans l'équilibre des formes et dans le thomisme, on le voit avec la conformité des formes. Bataille met ainsi, côte à côte, la «voracité du sens commun» et la «voracité intellectuelle», parce que ses exigences ne sont qu'idéalisées.

Entre les «voracités» du sens commun et de l'intellectuel, Didi-Huberman souligne que les deux sont donnés de manière vague, attirant notre attention à l'éloignement – apparent- existant entre eux, car nous ne voyons pas comment le «sens commun» serait lié à l'«intellectuel»; en même temps, nous trouvons quelque chose de précis quand nous voyons la référence au thomisme. Cependant, de ces «voracités» naît, comme le soutient l'auteur, une manière spécifique de concevoir la ressemblance. La plus «approfondie», osons-nous dire, serait celle du thomisme, en raison des abstractions venues de l'origine du monde et des êtres.

Georges Didi-Huberman se tourne vers les dictionnaires pour trouver la manière dont la «vulgarité commune» comprendra par «ressemblance». Le résultat obtenu dans Littré a été le «degré plus ou moins parfait de conformité entre les personnes ou les choses»⁵³. Quant à la «voracité intellectuelle» du thomisme, la définition donnée par saint Thomas d'Aquin, auteur de la *Somme théologique*, est que «La ressemblance se comprend selon la convenance dans la forme (*secundum convenientiam in forma*), et c'est pourquoi la ressemblance est multiple (*multiplex est similitudo*)»⁵⁴. Dans la même section, il est possible de noter une autre conception de ressemblance qui serait parfaite, une *aequiformitas*, dont le sens est l'égalité de forme⁵⁵. À

53 DIDI-HUBERMAN, Georges. *La Ressemblance informe ou le gai savoir visuel selon Georges Bataille*. Paris: éditions Macula, 2019, p.23.

54 *Idem*, p.24.

55 *Ibid.*

première lecture, ces réflexions si compliquées de saint Thomas semblent révéler l'exigence de conformité - c'est-à-dire, la conformité en ce qui concerne la forme.

Cependant, si nous cherchons et observons les enluminures du Moyen Âge et de la Renaissance, comme le suggère l'auteur, nous remarquerons que cette conformité est partagée entre le père et le fils céleste. C'est un point traité de manière récurrente dans ces périodes. Il suffit de constater dans les images que les deux personnages, le père et le fils, évoquent une ressemblance tant dans l'apparence physique que dans les vêtements qu'ils portent. C'est parce qu'ils sont dans le même espace, côte à côte et suspendus dans l'air. De plus, ils sont unis par le même tissu qui recouvre tout leur corps, sans qu'il soit possible de trouver un interstice ou une couture qui pourrait les séparer. Les objets sacrés - comme le cèdre - sont également partagés. De cette façon, ces représentations montrent que le fils a réussi à atteindre -ou à être- dans le degré divin : un même visage que se mire en soi-même dans la contemplation de sa transcendance.⁵⁶

La ressemblance exprimée par Saint Thomas d'Aquin, dans l'exigence de la conformité de la forme, établit un degré hiérarchique entre Dieu et l'homme. En effet, l'homme ne pourrait pas être au même niveau que Dieu en raison de sa finitude. Rappelons que la constitution de la finitude de l'homme, selon le récit judéo-chrétien, se produit à partir du moment que la loi divine est transgressée en touchant l'arbre de la connaissance, où commence à prendre conscience du Bien et du Mal⁵⁷. Cet événement marque inévitablement une chute: si auparavant l'homme jouissait d'un statut divin qui lui conférait l'immortalité, après sa transgression, il est soumis à la fin définitive de sa chair. N'étant plus un «être divin», l'homme ne possède plus la ressemblance qu'il partageait initialement, comme on peut le voir exprimé dans les enluminures du Moyen Âge ou de la Renaissance.

D'une part, le problème trouvé dans ces considérations, selon Didi-Huberman, est que la ressemblance dans ce récit judéo-chrétien exalte davantage une relation de l'homme avec Dieu que l'inverse – c'est-à-dire, une relation transcendante-, car «Dieu, dans le récit de la Genèse, crée effectivement l'homme *ad imaginem et similitudinem suam*... mais nulle part il ne sera dit

⁵⁶ *Idem*, p.24.

⁵⁷ *Idem*, p.26.

que Caïn, par exemple, 'ressemblait' à son père Adam, et encore moins qu'il 'ressemblait' à son frère Abel»⁵⁸. D'autre part, outre que la ressemblance est établie comme un mythe, elle apparaît comme un tabou étant donné que l'interdiction de «ne pas toucher» -ce que ne partage pas la même ordre et de la même matière abstraite, il ne peut pas maintenir un contact - établit la culpabilité chez l'homme. Par conséquent, la ressemblance devient quelque chose qui ne sera jamais rendu à l'homme:

Dans ce contexte mythique et hiérarchisé, dans ce contexte producteur d'interdit, la ressemblance ne pouvait être envisagée que comme un objet perdu. Même si «la créature ressemble à Dieu en quelque manière», comme l'écrit saint Thomas, cette «manière» ou ce mode ne sont qu'une manière d'imperfection, c'est-à-dire de punition. L'homme fut coupable et le demeure, sa punition consistant dans le simple fait de toujours manquer la «vraie» ressemblance à Dieu, la jouissance de l'*aequiformitas* divine. Voilà ce que tous les théologiens médiévaux, à partir de saint Augustin, auront exprimé en disant que l'homme, depuis sa chute, était condamné à errer dans un monde matériel comme dans une «région de dissemblance (*regio dissimilitudinis*). p27

La ressemblance divine a été perdue et sa restauration reste inatteignable selon ce récit. Bien que les hommes soient confrontés à une telle impossibilité, une autre forme de ressemblance continue d'être recherchée. En imitant leur Dieu - en particulier celui du fils -, beaucoup s'humiliaient ou s'infligeaient des blessures corporelles pour tenter de s'approcher et d'expié, ce qui pourrait leur donner une place dans le royaume divin. Quant aux hommes incapables de ressembler par imitation -ou simplement de ne pas ressembler-, ils auront un destin funeste où leurs corps seront voués à la destruction⁵⁹. A part de ce côté mythique, ce redoutable destin auquel nous sommes tous soumis et sans échappatoire -parce qu'après tout nous sommes matière-, donne à Didi-Huberman l'«indice» pour penser une «ressemblance informe» chez Bataille. Mais comment la penser de cette manière si la ressemblance exige un certain degré de conformité?

58 *Idem*, p.26.

59 *Idem*, pp.27-28.

Pour suivre cette voie, il faudra remettre en cause le principal support de cette métaphysique, qui est la distinction entre forme et matière, puisque «la 'conformité' idéale exige quelque chose comme la réciproque d'une 'non-commatérialité'»⁶⁰, c'est-à-dire une relation entre les divinités et non entre les personnes, qui ne sont qu'une partie de la création divine. Pour cette même raison, nous avons quelque chose comme «la matière ne doit pas toucher à la forme, ou plutôt la matière ne doit pas entrer dans l'énoncé ou dans l'actualité du rapport normal de conformité»⁶¹. L'interdiction du toucher était déjà présente dès le début, mais elle s'est étendue aux relations de conformité lorsqu'une hiérarchie a été établie entre le modèle et la copie, rendant ainsi la distinction visible.⁶²

Si entre la forme et la matière subsiste l'interdiction de «ne pas se toucher», Georges Bataille fera en sorte que les deux se touchent, inversant complètement la hiérarchie au point de la défaire. Didi-Huberman décrit ce faire «toucher», cette mise en contact, de la manière suivante :

Comme une déchirure prolongée, comme une déchirure qui passerait, par contact, de sujet à sujet et d'expérience à expérience, faisant fuser des ressemblances inconvenantes et 'matérielles' - nous verrons en quel sens-, des ressemblances par excès capables de nous regarder, de nous toucher et de nous ouvrir au plus profond.⁶³

Les «documents» présentés dans le journal dirigé par Bataille, selon l'analyse de Didi-Huberman, mettent en contact des formes dont les aspects sont distincts et contradictoires. En les mélangeant, des disproportions sont obtenues, mais à partir d'elles on voit naître des «ressemblances informes» - deux mots qui portent des significations différentes et qui peuvent causer une certaine confusion pour le lecteur; car ils portent aussi une thèse qui ne serait pas bien acceptée par la philosophie ou par le thomisme lui-même. Or, penser que dans les disproportions il peut y avoir des ressemblances est quelque chose de difficile à concevoir pour la raison elle-même, puisque la mesure serait chargée d'établir des rapports d'égalité. Enfin,

60 *Ibid.*

61 *Idem*, p.30.

62 Nicolas de Cues développe l'idée que Dieu est un non-autre, car son unité est indivisible et immuable. On ne peut que parler d'une altérité avec les être finis. Voir *De la docta ignorantia*. Paris: Éditions Payot & Rivages, 2007.

63 DIDI-HUBERMAN, Georges. *La Ressemblance informe ou le gai savoir visuel selon Georges Bataille*. Paris: éditions Macula, 2019, p.31.

cette opération de contact a pour conséquence de faire que «la substantialité, la stabilité des concepts, des mots et des aspects» soient «atteintes, ouvertes, décomposées»⁶⁴.

L'élément central des expériences critiques de la revue *Documents* sera l'anthropomorphisme, car les idéaux de conformité qui s'expriment à travers la perfection et l'équilibre, dont l'origine provient d'une ancienne tradition métaphysique et de la science en général, sont présentes dans sa construction représentationnel. Vu qu'ils sont des idéaux à atteindre - ce qui implique l'existence d'une hiérarchie -, ils s'affirment comme la fin ultime de toute chose, nécessairement immuables. Avec la condamnation de l'homme à la «région de la dissemblance» et face aux faits matériels qui indiquent la défaite de tout organisme vivant, la substantialité qui se cache derrière de tels idéaux, la défendre ne semble plus avoir de sens.

A la lumière de ce constat et à partir d'un regard attentif sur les images des articles de la revue *Documents*, Georges Didi-Huberman décrit une série de procédures auxquelles l'anthropomorphisme est soumis dans le «laboratoire bataillien».

Le début des expériences est marqué par la dérision de la «figure humaine»: un ensemble de photographies aux aspects et aux caractères différents sont mises en relation avec les photographies de mariage de petits bourgeois et de certains artistes qui faisaient partie de la même classe sociale afin de provoquer des ressemblances «provocantes». Le dérisoire, dit Didi-Huberman, peut être visualisé dans cette photographie conjugale particulière dans laquelle «les petits-bourgeois qui se sentent soudain grandis, dignes d'effigies, alors qu'ils ne sont, après tout, que raidis et littéralement 'collés', épinglés à leur rituel comme des papillons sur une planche de naturaliste»⁶⁵.

Les photographies qui entreront en contact avec celle du mariage, deux d'entre elles se trouvent illustrées dans les articles de Michel Leiris et d'André Schaeffener qui accompagnent le mouvement critique de la revue. Dans l'article «Civilisation» de Leiris et dans l'article «Les 'Lew Leslie's Black Birds' au Molin Rouge» de Schaeffener, Ernest Robin dépeint à travers son objectif un groupe d'enfants africains de l'école Bocouya⁶⁶ et le groupe «Canacos de Kroua».

64 *Idem*, p. 36.

65 *Idem*, p.46.

66 Voir Robin, Ernest. «Enfants de l'école de Bacouya, Bourail, côte ouest». in *Souvenirs de Nouvelle-Calédonie*, 1871. Disponible en ligne, BnF: <http://expositions.bnf.fr/socgeo/pedago/grand/canaques.htm>

Dans la première, nous voyons des enfants alignés par ordre croissant - en regardant de droite à gauche - comme dans une organisation militaire, dans laquelle les corps doivent être maintenus droits. Leur bras gauche porte quelque chose qui ressemble à de l'armement, sans être possible d'identifier ce que c'est exactement. Ils sont totalement nus. Seul le colonisateur posé à côté de la ligne est habillé de la tête aux pieds. Sur la deuxième photo, de jeunes hommes noirs sont éparpillés dans un champ rempli de buissons et d'arbres. Nus, certains sont assis, d'autres sont allongés. Même s'ils montrent leurs corps nus, la présence de Robin et de son appareil de photo, il semble ne les déranger pas, étant donné la non existence d'une expression de tension.⁶⁷

En regardant cet ensemble d'images et leurs personnages, les corps et la nudité finissent par ressortir. En effet, d'une part, il y a des corps qui gardent une «posture» et qui sont couverts et, d'autre part, il y a des corps nus et détendus sur le sol. Nous pourrions dire que les enfants de l'école Bocouya seraient comparés au groupe des petits bourgeois, car ils ont une «posture» et une organisation similaires sur la photo. Mais, même si nous pouvons voir leurs corps découverts, l'imposition d'une discipline sur le corps vient, comme semble le souligner Bataille, des bourgeois eux-mêmes - bien entendu, sans oublier que derrière cela se trouvent les idéaux hérités de la métaphysique traditionnelle. En outre, le contraste entre les corps couverts et les nus marque ce que les bourgeois – et aussi les européens en général- se croient être par rapport aux autres peuples : «civilisés».

Le choix de Bataille de mélanger ces photographies contenant des formes et des aspects distincts révèle, comme le souligne Didi-Huberman, l'intention de faire émerger au centre de la culture européenne blanche une déstabilisation de ses idéaux par l'«intrusion» du fait noir et «sauvage».

Ensuite, nous avons le surgissement de photographies dont les représentations dépassent la dérision de l'anthropomorphisme. Il s'agit d'un «montage» qui fait diluer progressivement la «figure humaine» : les articles «Poussière» et «Espace», tous les deux écrits par Bataille, contiennent des photographies de mannequins et d'un rite de la tribu Nandi. Le groupe de mannequins poussiéreux - certains éparpillés, d'autres entassés parmi des objets abandonnés

67 Voir Robin, Ernest. *Souvenirs de Nouvelle-Calédonie*, 1871. Disponible en ligne, BnF: <http://expositions.bnf.fr/socgeo/pedago/grand/canaques.htm>.

dans quelque dépôt quelconque- montre bien le destin des petits-bourgeois : ils seront oubliés - comme dans la maison à la campagne - et transformés en «fantômes».

En ce qui concerne le groupe Nandi, pour accomplir un rite sur lequel nous n'avons aucune information, certains noirs portent des vêtements de paille sur leur corps. Les parties du corps que l'on peut voir, comme les jambes et les bras, sont parfois recouvertes d'une masse blanche et d'autres n'en ont que des traces. Quant à leurs visages, à cause de la paille, nous ne pouvons pas les identifier, cependant, les visages humains cèdent la place à la représentation de leur fin extrême : les crânes.⁶⁸

Si nous nous concentrons sur les caractéristiques de ces photographies, nous verrons l'inhumain, puisque dans l'une d'elles nous avons l'inanimé et dans l'autre quelque chose de totalement effrayante. Le montage montre que la «figure humaine», soumise à diverses déformations, produit des images monstrueuses. En ce sens, le montage serait plutôt un démantèlement de la conformité de la forme humaine, en même temps qu'il recrée des ressemblances. Ceux-ci apparaissent à deux niveaux: le premier est celui du destin et le second est celui de l'altérité. Il est clair que le destin partagé entre les hommes est la mort, et le crâne en est le visage. L'altérité serait précisément dans ce visage, le futur visage de tout visage, l'autre monstrueux, notre semblable⁶⁹ Ce n'est pas un hasard si Didi-Huberman qualifie le résultat de cette violente procédure de «ressemblances cruelles».

Les «ressemblances cruelles» orientaient déjà le regard du lecteur vers la décomposition de l'anthropomorphisme, puisque dans le rite Nandis, la représentation de la mort prend presque entièrement la forme humaine.

Dans une autre procédure, les photographies de Jacques Boiffard d'orteils et d'une bouche indiquent l'intention de Bataille d'effectuer un «démembrement» du corps. Ainsi, les organes du corps apparaissent de manière exagérée, en dehors de leurs «mesures» habituelles. L'intention de l'auteur n'était pas de montrer les détails contenus dans chaque partie du corps qu'il avait choisie. Au contraire, le démantèlement et l'augmentation de l'image des organes ont mis en lumière des aspects qui provoquent des tensions et des ambiguïtés.

68 *Idem*, p.121

69 *Idem*, p.146.

Prenons l'article «Le gros orteil». Tout d'abord, dit Bataille, «à l'intérieur du corps le sang ruisselle en égale quantité de haut en bas et de bas en haut»⁷⁰, mais même face à ce fait, des distinctions sont faites entre les parties du corps. Une des raisons pour lesquelles cela se produit, comme nous l'avons vu dans la discussion générale sur la forme en métaphysique, est que les hommes, s'imaginant appartenir à quelque chose de supérieur, dans le sens leur origine est justifiée avec le transcendant, ils font une division entre le haut et le bas, entre le ciel et l'enfer. En ce sens, la boue qui touche les pieds est le «principe du mal» et «la lumière et l'espace» où la tête est en contact sont les «principes du bien». De cette façon, Bataille résume-t-il : «sales pieds dans la boue mais la tête à peu près dans la lumière, les hommes imaginent obstinément un flux qui les élèverait sans retour dans l'espace pur».⁷¹ A partir du moment où l'homme a réalisé cette séparation, l'orteil est alors devenu distinct des autres organes du corps et il ne le voit plus que «comme un crachat sous prétexte qu'il a ce pied dans la boue»⁷².

Mais les réflexions de Bataille à propos de cet organe - si singulier à ses yeux -, ne s'arrêtent pas là. Didi-Huberman dit qu'en plus de la différence mentionnée ci-dessus, il y a également une différenciation lorsque l'orteil est comparé à «l'élément correspondant du singe anthropoïde (chimpanzé, gorille, orang-outang ou gibbon)»⁷³. Concernant ce point, Eliane Robert de Moraes nous rappelle que la différenciation ou la caractérisation des membres du corps humain en supérieurs et inférieurs a une origine ancienne et qu'elle a été pensée par plusieurs philosophes, comme le fait Aristote dans son traité *De la génération des animaux*. Selon l'auteure, Aristote soutient que l'homme est devenu supérieur par rapport aux autres espèces grâce à ses mains, dont l'anatomie est différente de celle des autres animaux.

Et cela est démontré par le philosophe lorsqu'il analyse les pattes des mammifères. Les mains des simiens, par exemple, leurs doigts et leurs ongles :

(...) ont un aspect plus bestial, car ils utilisent leurs membres inférieurs de la même manière que leurs membres supérieurs. Ainsi, la main du simien 'n'existe pas à l'état

70 BATAILLE, Georges. «Le gros orteil». Œuvres complètes I. Paris: Gallimard, 1970, p.200.

71 *Ibid.*

72 *Ibid.*

73 *Ibid.*

pur' car, étant de la nature de l'homme de se tenir debout, la véritable fonction de l'organe ne consiste pas à supporter le poids du corps mais à saisir et à tenir'⁷⁴

Par conséquent, la supériorité de l'homme réside précisément dans sa main, qui ayant une structure propre, remplit des fonctions que les animaux ne peuvent pas d'accomplir.

Les théories évolutionnistes développées au cours du XIXe siècle, selon Moraes, caractérisaient également la main comme un organe distinct, mais dû aux étapes de l'évolution de l'homme. Des théoriciens comme Lamarck, Darwin et Haeckel avaient en commun l'idée que «la conquête de la verticalité serait à l'origine de la première forme humaine, c'est-à-dire la main».⁷⁵ Moraes souligne également les rapprochements de ces théories avec les hypothèses de Bataille - selon lesquelles l'homme cesse d'être un animal comme les autres lorsqu'il quitte la position horizontale et s'élève. Probablement l'auteur connaissait-il ces théories, cependant:

(...) en tout cas, il est important de souligner ici que ses hypothèses ne se sont approchées des thèses évolutionnistes que pour les contester sous une forme plus aiguë: radicalisant la critique de l'ethnologie française à l'égard des conceptions anthropomorphiques de Darwin, Bataille propose l'orteil - et non la main - comme la partie la plus humaine du corps de l'homme».⁷⁶

Les réflexions sur les aspects de l'orteil en opposition aux mains et l'attribution de valeurs qui en découle ont abouti à l'apparition d'une «théorie de la séduction», comme l'affirme Didi-Huberman, caractérisée par un mouvement de «va-et-vient» entre la beauté idéale et «ce que l'orteil exprime fatalement dans toute Figure humaine, à savoir, 'l'œuvre d'une violente discorde entre les organes».⁷⁷

La division du corps en organes supérieurs et inférieurs introduit les valeurs du «haut» et du «bas»: l'orteil serait considéré plus «ignoble» que «noble», puisque le pied, ayant pour fonction d'aider l'homme à se tenir debout, implique un contact direct avec le sol. C'est-à-dire que l'orteil,

74 MORAES, Eliane R. *O corpo impossível. A decomposição da figura humana: de Lautréamont a Bataille*. Editora Iluminuras: São Paulo, 2002, p.190.

75 *Idem*, p.191.

76 *Ibid.*

77 DIDI-HUBERMAN, Georges. *La Ressemblance informe ou le gai savoir visuel selon Georges Bataille*. Paris: éditions Macula, 2019, p.65.

comme les autres doigts, n'a pas d'autre fonction et, en se mélangeant avec le sol, il reçoit un aspect «hideux et cadavérique et, en même temps, créatif et orgueilleux»⁷⁸.

Dans cette séparation donnée au corps, la «bouche» contiendrait pour Bataille des valeurs «nobles» et «basses». Ainsi comme l'orteil, la bouche apparaît agrandie sur la photographie de Boiffard : la bouche de la femme est ouverte, étant possible de voir son gosier et sa salive. Cette même bouche fait partie d'un groupe d'organes qui étaient désignés comme supérieurs, comme la tête, étant son sommet considéré comme le début du corps. Or, le sommet de la tête ne pourrait pas être le commencement car «est une partie insignifiante, incapable d'activer l'attention et ce sont les yeux ou le front qui jouent le rôle de signification de la mâchoire des animaux»⁷⁹. Chez les animaux en général, la bouche marque son «commencement» en raison d'une caractéristique prédatrice. Bataille attire l'attention sur «l'architecture» de l'homme, qui n'est pas simple «comme les bêtes et il n'est pas possible de dire où il commence».⁸⁰ Et pourquoi ?

Il ne serait pas correct d'affirmer que le «commencement» du corps humain se fait par la bouche, comme chez les animaux, car elle ne se limite pas à manger. Michel Leiris rappelle que la bouche humaine «occupe une position privilégiée, parce qu'elle est le lieu de la parole, l'orifice respiratoire, l'antre où se scelle le pacte du baiser»⁸¹. En revanche, elle crache, elle régurgite «et dans grandes occasions la vie humaine se concentre encore bestialement dans la bouche, la colère fait grincer les dents, la terreur et la souffrance atroce font de la bouche l'organe des cris déchirants»⁸².

La réflexion de Bataille nous montre une ambiguïté concentrée dans la bouche à travers ses fonctions et ses aspects. Lorsqu'elle est fermée, nous la voyons comme harmonieuse et nous sommes séduits par elle. Lorsqu'il est ouvert, il est complètement modifié par l'acte de cracher, de rire ou simplement par son intérieur, qui peut provoquer du dégoût ou d'autres réactions. Par

78 BATAILLE, Georges. «Le gros orteil». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, p.203.

79 BATAILLE, Georges. «Bouche». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, p.237.

80 *Ibid.*

81 Michel Leiris apud Eliane Robert de Moraes, in *O corpo impossível. A decomposição da figura humana: de Lautréamont a Bataille*. Editora Iluminuras: São Paulo, 2002, p.198.

82 BATAILLE, Georges. «Bouche». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, p.237.

conséquent, outre le fait que la bouche se trouve dans la partie supérieure du corps humain et qu'elle est le lieu des «actes» considérés comme «nobles», elle garde quelque chose «basse», voire bestial. Roland Barthes nous rappelle que le corps acquiert une «détermination» «haute» ou «basse» à partir des «sens» qui lui sont donnés «mais le corps ne commence nulle part, c'est l'espace du n'importe où». ⁸³

Enfin, les photographies tant de l'orteil et quant de la bouche ont révélé l'existence de tensions et d'ambiguïtés. Les montrer de manière exagérée a permis aux lecteurs de la revue *Documents* de voir leurs différents aspects – aspects qui mettent en jeu l'«idée» et les «faits» que se font de ces organes particuliers. De plus, la disproportionnalité obtenue par la représentation de ces organes entre en conflit avec l'idéal de conformité de la figure humaine ⁸⁴.

En somme, le retour à la conception de la ressemblance de saint Thomas d'Aquin nous a permis de penser les relations que l'homme entretient avec son existence et avec son corps, puisque les idéaux de cette métaphysique sont présents dans la construction de la figure humaine et comment, à partir de là, ils tentent de soumettre la matière à ces idéaux. Georges Didi-Huberman nous rappelle que la ressemblance se développe davantage à un niveau transcendant qu'à un niveau immanent - la Bible ne mentionne pas que Caïn ressemblait à son père ou à son frère, mais à son dieu ⁸⁵. C'est-à-dire, que la ressemblance est fondée sur une matière abstraite inaccessible et non sur une matière qui est partagée entre les hommes. Selon notre analyse, c'est par la condition de cette dernière, que Bataille crée des «ressemblances informes» avec les photographies, puisque les hommes se ressemblent parce qu'ils ont une même matière, qui est constituée par une variété de composants, qui est constitué par de caractéristiques physiques et physiologiques que ne contiennent rien de «noble». Il s'agit donc d'une matière finie, modifiable et malléable, distincte de la matière abstraite, divine et immuable. Bref, Bataille met en évidence dans ses expériences des ressemblances qui ne

83 BARTHES, R, SOLLERS, Philippe. Communication de Roland Barthes «Les sorties du texte». In *Bataille*. 10/18 (Union générale d'éditions, UGE), 1973, p.49.

84 DIDI-HUBERMAN, Georges. *La Ressemblance informe ou le gai savoir visuel selon Georges Bataille*. Paris: éditions Macula, 2019, p.63.

85 *Idem*, p.26.

suivent pas la conformité – thomiste -, car la matière que les hommes et les autres êtres vivants ont en commun est en constante transformation.

Section III

Une entrée pensée à partir de la pourriture

Dans notre lecture, Georges Didi-Huberman a soutenu que l'anthropomorphisme a commencé à subir diverses procédures, qui ont commencé par une dérision, avec des démontages et des montages. Cela a fait que sa représentation, qui venait d'une exigence de ressemblance - tant la matière que l'image devraient se soumettre à l'idéal de conformité -, est entrée dans un processus de dissolution. Il est évident que ces procédures ont déformé la forme humaine - c'est-à-dire, ont déformé l'idéalité que nous en avons -, mais en même temps ils ont constitué des «ressemblances informes».

Ce n'est pas un hasard si, au cours des publications de la revue, nous voyons des personnages et des objets distincts mis en relation dans l'intention d'opérer une dilacération - terme souvent utilisé par Didi-Huberman - de la ressemblance «conforme» de la figure humaine. En somme, Bataille utilise les disproportions résultantes d'une telle action pour construire des ressemblances qui n'obéissent plus à la conformité. Cependant, nous soulignons que la manière dont Didi-Huberman travaille sur les images et les articles de la *Documents*, en les analysant et en les organisant, diffère de l'ordre choisie par Bataille et ses amis pour la revue. C'est-à-dire que nous trouvons dans le livre de Didi-Huberman des connexions entre les images et les textes qui guident le lecteur pour comprendre le projet de la revue et surtout montrent sa thèse, dont l'esquisse commence par la philosophie thomiste.

Quant à nous, nous voudrions proposer dans cette section une autre perspective sur la «défiguration» de la figure humaine. Conformément au développement de la première partie de

ce travail, ce thème sera repris sous l'angle du phénomène de pourrissement. Ceci est dû à notre hypothèse que Bataille, face à la finitude de la matière, a remis en question la structure de la métaphysique classique dans laquelle forme et matière ont été séparées et, par conséquent, il y aurait une soumission de cette dernière à la forme – ou à l'idée. Ce n'est pas un hasard, par exemple, si parallèlement aux publications de *Documents*, Bataille se concentrait à d'autres productions textuelles - du moins comme le soulignent les discussions de la fin des années 1920 – sur la matière et son aspect «bas», notamment associé à sa décomposition.

À l'époque que Bataille mentionne la phrase de Karl Marx selon laquelle « la pourriture est le laboratoire de la vie », nous pensons qu'elle donne indices d'une réflexion autour d'un matérialisme «radical». Tout d'abord, Bataille n'aborde pas cette phrase dans sa spécificité telle qu'elle est présentée dans *Le Capital*. Le penseur se concentre plutôt sur le contenu de la phrase : la condition finie de la matière et le mouvement qui la transforme ont été explorés dans la mesure où il y a eu un emprunt d'exemples de plantes et d'animaux - comme la terre, les racines, la taupe, l'aigle - tant dans les écrits de *Documents* que dans ceux produits en dehors.

Par ailleurs, lorsque Bataille retourne aux études de l'antiquité et découvre la gnose, la conception de matière que les gnostiques avaient suscité son intérêt, car elle complétait ce qu'il pensait déjà sur la matière. Bien que la matière ait été conçue d'un point de vue religieux, son essentiel présentait des similitudes avec le phénomène de la décomposition.

Nous avons souligné auparavant que les gnostiques concevaient le monde lui-même et tout ce qu'il contient négativement en raison de la domination des archontes. Étant entités purement maléfiques, elles étaient responsables de tous les malheurs du monde ainsi que par le destin de la matière. En d'autres termes, dans l'imperfection était trouvé les indices du mal et d'aucune façon cela pourrait être liée à une divinité supérieure. Claudio J. Willer nous rappelle dans sa recherche sur le sujet que :

les gnostiques ont simultanément altéré la signification du demiurge platonicien comme ils ont rabaissé le Dieu du monothéisme judéo-chrétien. Remettant en cause la Bible, ils offrent une troisième option: à la place de Jéhovah, le Dieu sévère et

justicier et du miséricordieux Dieu chrétien, ils ont postulé un dieu ignorant, donc responsable des maux du monde⁸⁶.

Cependant, la création et la gouvernance du monde par le mal ne dirigeait que vers la matière: sa fin violente marquée par les «forces» de la décomposition donnaient l'idée d'un «principe actif», laquelle Bataille voyait une «action créatrice du mal», ce qui montre non seulement «l'insubordination» de la matière à l'idéal, mais aussi leurs modifications – celles contenant l'informe.⁸⁷

Nous ne pourrions que penser dans cette «action créatrice du mal» étant le propre phénomène de la pourriture. Si d'une part, le passage du temps influence sur la matière intérieurement et extérieurement, car les éléments qui la composent réagissent d'une certaine manière, entraînant des délimitations ou des dégâts qui finissent par déterminer sa fin. D'autre part, divers facteurs sociaux ou même les problèmes climatiques peuvent donner une fin subite à la vie. En tout cas, quand la vie se dissipe, la matière se décompose. Mais dans la nature, cela ne représente pas une fin définitive, puisque l'action des décomposeurs transforme la matière morte en substances qui servent à renouveler la vie. Il y a donc un mouvement constant sur la matière, qui donne place à de nouvelles formes et à de nouvelles formes de vie.

La similitude entre le phénomène de décomposition et l'«Informe se justifie clairement dans l'action: les décomposeurs agissent sur la matière en la faisant changer et l'«Informe» travaille sur ce qu'il souhaite déclasser. Les «résultats partiels» seraient les mêmes: nous avons quelque chose qui a perdu sa forme antérieure. Mais, pour que d'autres formes, d'autres notions et la vie elle-même continuent à émerger, une destruction continuelle est nécessaire, comme le font les deux. Didi-Huberman fait également remarquer que l'«Informe» ne vise pas un «état» définitif de quelque chose⁸⁸, sinon il tomberait dans la tradition que Bataille a tant critiquée. Néanmoins, cette proposition de l'«Informe» est-elle davantage due à l'insistance de Bataille à ne pas s'approcher des conceptions idéalistes ou est-elle due au fait concret de la matière? A

86 WILLER, Claudio Jorge. (2007). *Um obscuro encanto: Gnose, Gnosticismo e a poesia moderna*. Thèse de doctorat, Université de Sao Paulo, Sao Paulo, Brésil, p. 95.

87 Il faut rappeler que le créatif est la possibilité de transformation, ce qu'il n'y a pas dans la métaphysique chrétienne.

88 DIDI-HUBERMAN, Georges. *La Ressemblance informe ou le gai savoir visuel selon Georges Bataille*. Paris: éditions Macula, 2019, p.194.

travers des textes, lesquels ont déjà été exposés par nous, la proposition de l'entrée «Informe» semble se confirmer dans le questionnement sur la matière, puisque c'est à partir de la matière que les idéaux de la métaphysique commencent à être explorés par Bataille.

Maintenant, pensons à l'entrée «Informe»⁸⁹. Georges Bataille le commence en disant que l'«Informe» ne resterait pas comme un adjectif servant uniquement à caractériser un état ou des choses. Au contraire, son «besogne» consiste à déclasser tout ce qui a acquis une définition ou une conceptualisation fixe. C'est-à-dire le «besogne» de mettre tout en désordre. Il est toutefois nécessaire d'attirer l'attention sur un point précis: ce que l'«Informe» décline est nommé mais «ce qu'il désigne n'a ses droits dans aucun sens et se fait écraser partout comme une araignée ou un ver de terre»⁹⁰. Cela signifie que l'«objet» de l'«Informe» en souffrant des modifications de ses formes aura à la fin du processus un caractère disproportionné. Autrement dit, ce qui était désorganisé acquiert un «statut» informe et temporaire, mais cela n'indique pas une insignifiance parce qu'il ne serait pas possible de faire «rien» ou d'établir des connexions avec les autres éléments qui composent le monde. En se souvenant de la thèse de Didi-Huberman, la conformité de la forme a été une exigence de la métaphysique.

La disproportion, par ailleurs, se convertirait en bizarre ou monstrueuse, en générant automatiquement son exclusion. Mais c'est le contraire qui se produit dans les considérations de Bataille : il n'y a pas d'exclusion de ce qui est nommé informe, car même si ce quelque chose contient une singularité due à la disproportion, il fait toujours partie de la nature, étant aussi leur création.

Bataille nous rappelle que les hommes chercheront à cacher à tout prix les modifications matérielles - ou les aspects qui les rappellent - afin qu'il n'y ait pas de conflit avec leurs aspirations. C'est parce que les hommes pensent à l'image d'eux-mêmes sans imperfections et la placent toujours à un niveau supérieur. Et lorsqu'ils la projettent vers l'extérieur, ce n'est pas différent : il suffit de regarder les compositions architecturales. Selon Bataille, «l'architecture

89 BATAILLE, Georges. «Informe». Œuvres complètes I. Paris: Gallimard, 1970, p.217.

90 *Ibid.*

est l'expression de l'être même des sociétés, de la même façon que la physionomie humaine est l'expression de l'être des individus»⁹¹.

Les monuments, comme ceux de l'Église ou de l'État, par exemple, sont grands et somptueux. Et toute cette grandeur, en fait, est aussi destinée à exprimer à ceux qui les observent le pouvoir souverain qu'ils possèdent - ce qui peut susciter l'étonnement, la crainte ou être la marque d'une obligation. Cependant, si ce type de composition se retrouve dans d'autres choses - physionomie, peintures, etc. -, Bataille signale l'existence d'un goût «prédominant pour l'autorité humaine ou divine»⁹². En ce sens, si les compositions architecturales sont une manière pour les hommes de s'exprimer, les bâtiments aux formes élevées, élégantes et bien finies révèlent la manière dont ils considèrent leur propre existence et leur propre image.

Il est évident que ce regard «élevé» est lié à la composition «formelle» divine. Bien que des siècles aient passé et que cette forme ait subi des changements - on pense ici aux significations religieuses et à la sécularisation - l'homme cherchera à ressembler à ce type de composition qui apporte toujours ce caractère d'élévation, comme évoqué dans les réflexions de Didi-Huberman.

Un autre point que nous soulignons à nouveau et qui ne pourrait être laissé de côté dans les aspirations humaines serait également le désir que les hommes nourrissent de se distinguer des autres animaux. Si l'homme, face aux autres animaux, parle de la dignité humaine comme d'une affirmation de sa supériorité, «il ment comme un chien»⁹³ car...

en présence d'êtres illégaux et foncièrement libres (seules véritablement *outlaws*) l'envie la plus trouble l'emporte encore sur un stupide sentiment de supériorité pratique (envie qui s'avoue chez les sauvages sous la forme du totem, qui se dissimule comiquement sous les chapeaux à plumes de nos grand-mères de familles).⁹⁴

91 BATAILLE, Georges. «Architecture». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, pp.171.

92 *Ibid.*

93 BATAILLE, Georges. «Métamorphose». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, p.208.

94 *Ibid.*

Ce que Bataille semble nous montrer dans le passage ci-dessus - et dans l'article lui-même - c'est que les hommes, en posant la question de la dignité humaine, ont l'intention de souligner comment ils sont sortis de cette condition animale, en pouvant avoir comme arguments le développement des fonctions motrices, de la raison, de la technique, etc. Cet ensemble de développement, les hommes on appelé de «civilisation» et désormais étant «civilisés», ils ne se comportent plus comme des animaux, car beaucoup d'entre eux restent encore en position horizontale, ils se mélangent dans la boue et, surtout, ils agissent de manière instinctive.

Mais tout cela rend-il les hommes complètement distincts et supérieurs aux autres animaux ? La réponse que le penseur nous donne est négative. Cette volonté constante de se métamorphoser, volonté que Bataille qualifie d'obsessionnelle, n'écarte pas l'animalité qui réside encore en l'homme - les détails des plumes sur les chapeaux des grands-mères attirent l'attention sur ce point, car le trait animal demeure, même si les hommes se disent «civilisés». Ce n'est pas un hasard si le directeur de la revue *Documents* expose durement la phrase suivante : «il y a ainsi, dans chaque homme, un animal enfermé dans une prison, comme un forçat, et si on entrouvre la porte, l'animal se rue dehors comme le forçat trouvant l'issue»⁹⁵. Prison que l'auteur caractérise comme «une existence de domestiques fielleux»⁹⁶. Et il conclut en disant que si nous regardons l'homme, nous le verrons comme «une prison d'apparence bureaucratique»⁹⁷.

Comme nous l'avons vu, la construction de l'image de l'homme se fait à partir d'idéaux dont l'origine est la métaphysique classique, dans laquelle la matière se conforme à la forme divine. C'est cette construction que Bataille qualifie de «prison bureaucratique de l'apparence». Rappelons que toute supériorité ressentie par les hommes par rapport aux animaux provient de cette base architecturale, puisque l'existence, si elle est divine, est également élevée. Nous voyons donc que ces deux formes d'élévation excluent ce qui est «bas», c'est-à-dire l'imperfection, l'impureté, la disproportion. Ainsi, cet emprisonnement ne permettra pas l'émergence du singulier du fait de sa fermeture. Cependant, comme le souligne l'auteur lui-même, cela est «apparent» car la matière elle-même ne peut être contenue.

95 BATAILLE, Georges. «Métamorphose». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, p.209.

96 *Idem*, p. 208.

97 *Idem*, p.209.

Dans le texte «Les écarts de la nature», Georges Bataille cite une phrase des *Histoires prodigieuses* de Pierre Boaistuau pour attirer l'attention sur les monstres : ce sont «les œuvres de la nature renversées, mutilées et tronquées»⁹⁸. Des exemples de ces monstruosité seraient les frères siamois et les veaux à deux têtes. Selon l'auteur, ces types d'altérations peuvent susciter la terreur, la stupéfaction ou la curiosité scientifique. Cependant, la vision de la nature que les hommes avaient à l'époque était celle de la perfection et que de telles altérations seraient contraires à la nature elle-même. Plus tard, il a été possible de montrer que la nature produit ces «déviation» et n'est donc pas quelque chose de contre nature. L'impression d'incongruité, dit Bataille, est «élémentaire et constante» et on pourrait dire «qu'elle se manifeste à quelque degré en présence de n'importe quel individu humain. Mais elle est peu sensible. C'est pourquoi il est préférable de se référer aux monstres pour la déterminer»⁹⁹.

En soulignant la distinction et les caractéristiques informes du monstre, en fait, l'auteur fait apparaître quelque chose que le monstre et l'humain ont en commun : l'incongruité. Ainsi, la réflexion de Bataille met devant nous, l'idée que toute forme a des traits singuliers qui échappent à une commune mesure - ils font des fissures dans la composition architecturale, nommée prison. Pour soutenir l'argument, l'éditeur de la revue *Documents* s'appuie sur les «images composites» de Francis Galton et sur le livre de Georg Treu¹⁰⁰ :

On connaît les images composites de Galton réalisées par impressions successives, sur une même plaque photographique, de figures analogues mais différentes les unes des autres. Ainsi avec quatre cents visages d'étudiants américains mâles, on obtient un visage type d'étudiant américain. Georg Treu a défini dans *Durschnittbild und Schönheit* (...) le rapport entre l'image composite et ses composant en montrant que la première étant nécessairement plus belle que la moyenne des autres: ainsi vingt visages médiocres composent un beau visage et l'on obtient sans difficulté des figures dont les proportions sont très voisines de celles de l'Hermès de Praxitèle. L'image composite donnerait ainsi une sorte de réalité à l'idée platonicienne, nécessairement belle. En même temps la beauté serait à la merci d'une définition aussi classique que

98 BATAILLE, Georges. «Les écarts de la nature». Œuvres complètes I. Paris: Gallimard, 1970, p.228.

99 *Idem*, p.229.

100 *Durschnittbild und Schönheit* [L'image composite et la beauté], en *Zeitschrift für Aesthetik und Allgemeine Kunstwissenschaft*, 1914, IX, 3.

celle de la commune mesure. Mais chaque forme individuelle échappe à cette commune mesure et, à quelque degré, est un monstre.¹⁰¹

De ce processus de manipulation des images, nous pouvons constater que les formes individuelles sont homogénéisées pour obtenir une forme universelle. C'est-à-dire que dans la jonction des photographies des étudiants américains, nous avons comme résultat une nouvelle forme qui est entrée dans une commune mesure. Cependant, même si ces photographies entrent dans un mouvement qui «détruit» la photographie de chaque élève, ce qui s'échappe serait la singularité que chacune possède dans sa forme. Si, dans le processus final, on obtient une image qui établit des communes mesures ou des idées, comment classer ceux qui vont au-delà de ce point commun ?

Nous mentionnions tout à l'heure ceux qui pourraient être considérés comme des «créations anti-naturelles», ceux-ci étant classés comme des monstres. Bataille nous rappelle «qu'une commune mesure approche nécessairement de la régularité des figures géométriques» et en ce sens, «les monstres seraient ainsi situés dialectiquement à l'opposé de la régularité géométrique»¹⁰², étant donné précisément par les traces d'incongruité que possède chaque forme monstrueuse. Cependant, la création d'une commune mesure, n'exclut pas le caractère d'incongruité de la forme humaine. En effet, les monstres cités ici, ne se distinguent pas des humains car au final, leur composition est matérielle. En d'autres termes, l'incongruité existera toujours lorsqu'il s'agit de la matière, quel que soit son degré. On peut donner à la matière une commune mesure, mais les singularités des formes matérielles transgressent une telle idée. Les monstres, comme le dit Bataille, n'ont été que des exemples pour mettre en lumière l'incongruité. Par conséquent, les hommes seraient plus proches des monstres que d'une entité divine.

Les réflexions menées par Bataille doivent être comprises comme le travail de l'«Informe». En tant qu'outil, l'«Informe» décompose les idéaux de l'anthropomorphisme et rend en même temps visibles les «fissures» de sa structure - ou plutôt ses incongruences. Il a agi non pas seulement dans les images mais aussi dans la matière. En tant que notion, l'«Informe» n'est pas

101 BATAILLE, Georges. «Les écarts de la nature». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, pp.229-230.

102 *Idem*, p.230.

une définition ou un adjectif de quelque chose sans forme, mais au contraire, l' «Informe» est la matière en constante transmutation et la singularité de la forme. C'est cette double compréhension de l'entrée que nous osons exposer dans cette dernière section.

Nous clôturons notre travail avec la pourriture, avec l' «Informe» et avec les monstres. Le fait de parler de leurs aspects nous a rendus plus conscients des processus multiples et distincts de la nature. Cependant, une question demeure dans nos pensées : si le monstre est semblable à l'être humain, pourrons-nous un jour le regarder sans peur et sans un sentiment de supériorité?

Conclusion générale

Nous avons commencé cette recherche en abordant le phénomène de la décomposition afin de montrer les mouvements de la matière. Notre intérêt pour le sujet et plus particulièrement pour ce processus a consisté par les échanges continus de matière et d'énergie qui ne peuvent se produire que par les dissolutions et les déchets. Cependant, afin de comprendre cette dynamique, nous avons brièvement exposé la formation de l'écologie avant de passer au pourrissement. Nous avons fait cela pour tenter de mettre en évidence l'existence de la complexité, pour sortir d'une vision homogène de la nature. Ce qui caractérise cette vision hétérogène, ce sont précisément les interactions entre les êtres vivants et les interactions entre les êtres vivants et leur environnement, qui ne peuvent être explorées qu'en s'appuyant sur une approche interdisciplinaire, ce qui fait partie de la constitution de l'écologie. En ce sens, le phénomène de décomposition n'est pas le fait d'un seul être vivant, mais il est possible grâce à l'interaction entre les êtres vivants - en d'autres termes, il s'agit d'une coopération qui renouvelle sans cesse la vie sur notre planète.

D'autre part, nous avons également choisi de commencer notre texte par le pourrissement, car nous l'avons vu dans les écrits de Georges Bataille sur l'Informe et sur le matérialisme. Lorsque nous lisons ses écrits des années 1920 et 1930, nous ne comprenions pas vraiment pourquoi il y avait une présence constante de la mort et de l'horreur - en fait, cela se voit dans toute son œuvre. Cependant, lorsqu'on analyse le vocabulaire spécialisé du penseur, le contexte et ses arguments, on s'aperçoit que ces présences, que nous venons d'évoquer, se justifiaient par un questionnement sur l'existence humaine et la représentation de l'homme. En d'autres termes, le pourrissement est à la base des questionnements de Bataille : d'abord, parce que le penseur parle des transformations de la matière pour réfléchir à l'origine des hommes - et de leur supériorité - et des autres êtres vivants et, ensuite, parce que ce processus a stimulé une manière de concevoir un outil pour diluer la représentation - actuelle et séculaire - de l'homme.

Nous avons vu que les sciences soulignent l'importance de la pourriture pour le renouvellement de la vie, mais même si les hommes sont conscients de ce fait, ils l'acceptent mal, puisqu'il marque la finitude des choses, des êtres et d'eux-mêmes.

Une façon de contourner le fait ci-dessus a été d'attribuer des valeurs aux résultats obtenus par ce processus en vertu des destructions et des déformations de la matière. En effet, l'action de pourrir porte le signe de la mort - ou mieux, s'il ne s'agit pas de la mort elle-même. Par conséquent, une séparation a été établie entre ce qui pouvait être «élevé» et/ou «bas». S'il existe un principe de mutation de et dans la matière, selon la vaste discussion sur l'origine du monde et des êtres dans la métaphysique classique apportée par Bataille et Didi-Huberman, celle-ci - la matière- ne pourrait pas contenir un caractère supérieur, dans un sens plus divin. Par conséquent, ce qui est lié à la mort, avec les mouvements violents – aux yeux- qui transforment, sera considéré comme «bas». Il faut rappeler que certains auteurs de l'antiquité et les biologistes évolutionnistes pensent cette séparation en cartographiant le corps, en classant les organes en supérieurs et inférieurs, à partir de la fonction que chacun remplit, comme l'a bien montré Eliane Robert de Moraes.

Cependant, dans la séparation entre le «haut» et le «bas», nous trouvons certaines valeurs, comme le «noble» ou l'«ignoble», qui sont attribuées en fonction des aspects d'un certain objet, résultat, image, etc. Ce que les écrits de Bataille nous montrent, c'est que cette séparation/valeurs issue d'une métaphysique classique s'étend au champ social - d'où la représentation de l'homme de manière élevée et son orteil qui serait «ignoble». Le penseur constate la présence de cette séparation dans la modernité, surtout lorsqu'il s'agit de questions politiques, sociales et économiques - comme l'idéalité de la forme humaine défendue par les fascistes ou le corps discipliné dans la logique capitaliste et même dans les idéaux surréalistes de Breton.

Il est vrai que nous retrouvons les valeurs «haut» et «bas» dans plusieurs textes du penseur, mais il soulignait également que cette séparation n'est qu'une opération de la raison, puisque le devenir de la matière est imprécise, la mesurer ou lui attribuer des caractéristiques de manière définitive, ce serait comme lui donner un «redingote». Même si nous avons cette analyse, nous pensons que Bataille a pris le parti de la «bassesse» parce que toute transformation et la vie

elle-même ne se manifestera jamais au sommet, comme les hommes l'imaginent. Au contraire, ils se manifestent à travers de la terre, de la matière, sur le plan immanent. Nous pouvons voir cette position dans les écrits sur le matérialisme et dans la façon dont l'auteur analyse les éléments qui étaient considérés comme «bas» et, bien sûr, nous pensons qu'il était nécessaire d'assumer cette position face aux questions morales et politiques de son époque.

Après avoir parlé de l'activité des décomposeurs et de la conception de la matière chez Georges Bataille, nous avons commencé la deuxième partie de ce travail en présentant l'entrée *Informe* avec l'intention de mettre en évidence les différentes problématiques que cette entrée englobe en quelques lignes. Le lecteur pourrait avoir l'impression que la première partie n'établit pas de lien avec la seconde, cependant, nous sommes passés directement à l'entrée parce que nous voulions continuer dans le «milieu» de la transformation matérielle afin que le mouvement violent de ces transformations puisse être noté dans la section ultérieure sur les ressemblances. Or, le mot «informe» a plusieurs significations, entre elles, quelque chose qui possède des formes disproportionnées ou lorsque la matière perd ses formes à mesure que les décomposeurs la consomment. Bataille en était conscient et ce n'est pas par hasard que son entrée «Informe» a cessé d'être un adjectif pour assumer une autre fonction qui consistait à mettre en décomposition l'anthropomorphisme - ou «les concepts, les mots et les aspects», comme le souligne Georges Didi-Huberman.

Ainsi, dans la section suivante, nous avons non seulement trouvé un exposé sur la question des ressemblances, mais il a également été possible de voir l'action de l'«Informe» dans certaines manipulations que Bataille a fait d'articles et d'images. Selon notre analyse, Georges Didi-Huberman a soutenu que la «ressemblance» aurait été la cible principale de Bataille et de ses amis dans la revue *Documents*. De cette façon, avant que l'auteur aborde les contenus de la revue, une exploration sur le thème de la «ressemblance» a été réalisée à partir d'un retour à la philosophie thomiste. Comme nous l'avons vu, les réflexions de Saint Thomas d'Aquin mettent en évidence une séparation et une hiérarchie entre la forme et la matière, la première étant l'idée de Dieu et la seconde ses créations. Il ne peut y avoir de relation d'égalité entre eux, car ils sont à des niveaux différents et pour cette raison, les créations doivent se soumettre à leur créateur. Autrement dit, le terme soumission apparaît dans le sens de ressembler au créateur - ou à l'idée que l'on s'en fait. Pour Bataille, cela représente un problème car les créations ne partagent pas le même degré divin, qui implique perfection, équilibre, etc. Les êtres ne pourraient pas se

soumettre à une idéalité divine simplement parce qu'elle ne correspond pas à leur réalité, qui est matérielle. Avec cette exigence de ressembler à Dieu dont la forme est parfaite, l'homme a reproduit pour lui-même les attributs que seules les entités divines possèdent ou que seul Dieu possède. Et toute cette idéalité était présente à l'époque où Bataille a écrit ses textes, d'où la justification de l'attaque de ces idéaux.

Georges Didi-Huberman reprend la manière dont les photographies, les images et les articles sont organisés dans la revue pour souligner le démontage de la figure humaine, notamment de cette «ressemblance conforme» thomisme. En ce sens, la désorganisation résultantes de ces procédures a fini par établir une ressemblance non plus donnée par la règle de la proportion, de l'harmonie, etc., mais par la disproportion. Ainsi, les ressemblances peuvent également naître de la disproportion et de la matérialité : ce que nous voyons ici, c'est l'égalité établie par la matière et la façon dont elle est mutable ou est-elle toujours en devenir. Ce sont des ressemblances partagées par la matière, précisément en raison de sa capacité à se modifier et pour cela, on peut les appeler «ressemblances informes».

Ces procédures auxquelles nous nous référons sont effectuées par l'«Informe» lui-même, puisqu'il quitte sa fonction de sens et d'adjectif pour désorganiser la représentation séculaire de l'anthropomorphisme. En d'autres termes, l'«Informe» devient un outil critique, comme le souligne Didi-Huberman, mais il est aussi une notion pour la même raison qui le fait un outil et, bien entendu, pour l'autre regard porté à la matière.

En outre, à la fin de ce travail, nous montrons les similarités que l'«Informe» et le pourrissement ont en commun, à travers de la manière dont ils agissent sur les formes. En fait, nous pensons que Bataille a pensé l'«Informe» en raison de sa conception matérialiste - celle-ci provenant d'une base scientifique, dans ce cas, les bases des mutations de la matière dans le processus de décomposition. En ce sens, nous insistons sur le fait que ces transformations de la matière ont amené Bataille à remettre en question l'idée d'une existence matérielle liée au divin. Georges Didi-Huberman, quant à lui, soutient que l'«Informe» surgit d'une interrogation sur la représentation de l'anthropomorphisme et sur les relations de ressemblance. En bref, notre point de départ était entièrement matériel.

Pour conclure, nous pensons que les réflexions de Georges Bataille nous incitent à entrer en contact avec des phénomènes cachés ou ignorés par les sociétés modernes et par nous-mêmes. La découverte des mutations de la matière révèle l'existence d'autres mondes -fascinants ! -, que le grand public peut ignorer. Et en même temps, pour trouver ces mondes ou pour déchirer ce qui nous est apparent, la nécessité imposée est celle d'un déplacement constant entre le centre du savoir et ses marges.

Bibliographie

BATAILLE, Georges. «Dossier de la polémique avec André Breton». *Œuvres complètes - écrits posthumes 1922-1949*, t.II.Paris: Gallimard, 1970, p.89-109.

_____. «La Part Maudite». *Œuvres complètes, t.VII*. Paris: Gallimard, 1976.

_____. «L'Erotisme». *Œuvres complètes X*.Paris: Gallimard, 1987, p.49.

_____. «Le bas matérialisme». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, p.220.

_____. «Le cheval académique». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, p.159.

_____. «Matérialisme». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, p.180.

_____. «Figure humaine». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, p. 181.

_____. «Métamorphose». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, p. 208

_____. «Les écarts de la nature». *Œuvres complètes I*. Paris: Gallimard, 1970, p. 228.

AQUINO, João Emiliano Fortaleza de. *Materialismo e dialética em Georges Bataille*. PHILÓSOPHOS, Goiânia, V.15, N. 2, P. 83-102, JUL./DEZ. 2010.

BAILLY, A. *Dictionnaire Bailly abrégé*. Paris : Hachette, 1969.

BARTHES, R, SOLLERS, Philippe. Communication de Roland Barthes «Les sorties du texte». In *Bataille*. 10/18 (Union générale d'éditions, UGE), 1973, p.49.

BEGON, M., TOWNSEND, C.R, HARPER, J.L. *Ecologia- De individuos a Ecosistemas*. Traduction de Adriano Sanches Melo... {et al.}, 4ème ed. Porto Alegre: Artmed, 2007.

CUES, Nicolas de. *De la docta ignorantia*. Paris: Éditions Payot & Rivages, 2007.

DE ROSNAY, Joël. *Le microscope. Vers une vision globale*. Paris: Seuil, Points Essais, 1975.

DIDI-HUBERMAN, Georges. *La ressemblance informe ou le gai savoir visuel selon Georges Bataille*. Paris: Macula, 3e édition, 2019.

DROUIN, Jean-Marc. *L'écologie et son histoire*. Paris: Flammarion, 1993.

FONTES FILHO, Osvaldo. *Georges Bataille: notas impertinentes sobre demências e monstruosidades na forma clássica*. Hypnos, São Paulo, 2005, número 15, p. 31-49.

FONSECA, Barbara de Barros. (2016). *A centralidade ontológica do excesso: a relação entre informe e continuidade na obra de Georges Bataille*. Mémoire de maîtrise, Université Fédérale Fluminense, Niterói, Brésil.

KRÜCK, Marie-Pierre. «Esthétique de la pourriture». Revue Études littéraires. Volume 47, Numéro 1, Hiver 2016, p. 145–164. Disponible: <https://www.erudit.org/fr/revues/etudlitt/2016-v47-n1etudlitt03173/1040891ar/>

MARX, Karl. *Le Capital*. Traduit par Étienne Balibar, Luc Fabre et al. Paris: Presses Universitaires de France, 1993.

MONG-HY, Cédric. *Bataille Cosmique. Georges Bataille: Du système de la nature à la nature de la culture*. Paris: Nouvelles éditions Lignes, 2012.

ROBERT DE MORAES, Eliane. *O corpo impossível. A decomposição da figura humana: de Lautréamont a Bataille*. Editora Iluminuras: São Paulo, 2002.

_____. *O jardim secreto – Notas sobre Bataille e Foucault*. Revista Tempo Social – Usp, 1995.

SOLLERS, Philippe, . *Bataille*. 10/18 (Union générale d'éditions, UGE), 1973, p.49.

WILLER, Claudio Jorge. (2007). *Um obscuro encanto: Gnose, Gnosticismo e a poesia moderna*. Thèse de doctorat, Université de Sao Paulo, Sao Paulo, Brésil.